

AB

22 $\frac{6}{H, 12}$

v

[Vollstein]

~~00 fcl~~

0000

F III



H. E. N. R. I. C. H. S. T. A. D. E.

DES NOTES HISTORIQUES

A L'EGARD DES PRINCIPES DE LA

A. M. E. R. I. C. A.

PAR M. DE LA P. R. O. V. I. N. C. E.



LA
H É N R I A D E

AVEC
DES NOTES HISTORIQUES
'A
L'USAGE DES PREMIÈRES CLASSES
DES
C O L L È G E S

P U B L I É E
PAR
J. G. M U C H L E R.

Seconde édition corrigée et augmentée.

BERLIN,
CHEZ GUILLAUME OEHMIGKE,
1799.

H E N R I A D E

LESAGE DES PRINCIPALES CLASSES

LESAGE DES PRINCIPALES CLASSES



H E N R I A D E

LESAGE DES PRINCIPALES CLASSES

H E N R I A D E

LESAGE DES PRINCIPALES CLASSES

259,



HISTOIRE ABRÉGÉE
DES
ÉVÉNEMENTS SUR LESQUELS EST FONDÉE
LA FABLE DU POÈME
DE LA
HENRIADE.

Le feu des guerres civiles, dont François II. vit les premières étincelles, avoit embrasé la France sous la Minorité de Charles IX. La religion en étoit le sujet parmi les peuples, et le prétexte parmi les grands. La Reine Mere, Catharine de Médicis, avoit plus d'une fois hazardé le salut du Royaume pour conserver son autorité, armant le parti catholique contre le protestant, et les Guises contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres.

La France avoit alors pour son malheur, beaucoup de Seigneurs trop puissans, et par conséquent factieux: des peuples devenus fanatiques et barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle des Rois enfans, aux noms desquels on ravageoit l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint Denis, de Jarnac, de Montcontour, avoient signalé le malheureux regne de Charles IX. Les plus grandes villes étoient prises et reprises, saccagées tour à tour par les partis opposés. On faisoit mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les Eglises étoient mises en cendres par les réformés, les temples par les catholiques; les empoisonnemens et les assassinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de saint Barthelemi. Henri le Grand, alors Roi de Navarre,

1679. 24. et 25. Aug.

et dans une extrême jeunesse, chef du parti réformé, dans le sein, duquel il était né, fut attiré à la Cour avec les plus puissans Seigneurs du parti. On le maria à la Princesse Marguerite, soeur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, et après les sermens les plus solennels, que Catherine de Médicis ordonna ces massacres, dont il faut perpétuer la mémoire (toute affreuse et toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de Religion, voient à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour, qui se piquoit de politesse une femme célèbre par les agrémens de l'esprit, et un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de sang froid la mort de plus d'un million des leurs sujets. Cette même nation qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport et avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes, et sans les sages précautions des quelques personnages vertueux, comme le Président Jeannin, le Marsquis de saint Herem, etc. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX. ne vécut pas long-tems après la Saint Barthelemi. Son frere Henri III. quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs dont elle ne fut tirée que par Henri IV si justement surnommé le Grand, par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des Réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, et ayant à sa tête le même Henri le Grand, alors Roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puissante, formée peu à peu par les princes de Guise, encouragée par les Papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des Moines, consacrée en apparence par le zèle de la Religion Catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son Chef était le Duc de Guise, surnommé le Balafre, Prince d'une réputation éclatante; et qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis de l'autorité Royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le Chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de Guise, qui le voulait détrôner, contre le Roi de Navarre, son beau-frere, son heritier presomptif, qui ne pensait qu'à retablir l'autorité Royale, d'autant plus

qu'en agissant pour Henri III, à qui il devait succéder, il agissait pour lui même.

L'Armée que Henri III envoya contre le Roi, son beau frere, fut battue a Coutras; son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire, que de se reconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, et le Roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le Duc de Guise, et la Ligue. Guise dans ce tems-la même venait de dissiper une Armée d'Allemands. Ces succès du Balafre, humilièrent encore davantage le Roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs et par les Reformés.

Le Duc de Guise, enflé de sa gloire et fort de la faiblesse de son Souverain, vint a Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades, où le peuple chassa les Gardes du Roi, et où ce Monarque fut obligé de fuir de sa capitale.

Guise fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats Généraux du Royaume à Blois, et il prit si bien ses mesures, qu'il étoit prêt de partager l'autorité Royale, du consentement de ceux qui représentaient la nation, et sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III, reveillé par ce pressant danger, fit assassiner au chateau de Blois cet ennemi si dangereux aussi bien que son frere le Cardinal, plus violent et plus ambitieux encore que le Duc de Guise.

Ce qui étoit arrivé au parti protestant, après la saint Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort de Chefs ranima le parti. Les Ligueurs levèrent le masque, Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la Religion, et non comme un Roi, qui avoit puni des sujets coupables.

Il fallut que Henri III, pressé de tous cotés se reconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris, et c'est la que commence la Henriade.

Le Duc de Guise laissait encore un frere, c'étoit le Duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces; et animée par la vengeance et par la fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre Elisabeth, Reine d'Angletere, qui étoit pleine d'estime pour le Roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, des vaisseaux, et ce fut Duplessi-Mornay, qui alla toujours en Angletere pour solliciter ses secours.

D'un autre coté, la branche d'Autriche, qui regnoit en Espagne, favorisait la Ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre ci-

vile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, et par les petits secours d'hommes, et d'argent, que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III. allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obesoit et qu'il couroit au Martyre: et ce meurtre n'était pas seulement le crime d'un moine fanatique ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la crainte des tous les Ligueurs était qu'il fallait tuer son roi, s'il était mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, et qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monuments curieux d'un siècle également barbare et pour les lettres et pour les moeurs.

Après la mort de Henri III, le Roi de Navarre (Henri le Grand) reconnu Roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne, et son Royaume à conquérir, il assiegea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands Hommes, qui furent utiles et dans cette guerre, et dont on avoit fait quelque usage dans ce Poëme, on compte les Maréchaux d'Aumont et de Byron, le Duc de Bouillon etc. Duplessis-Mornay fut dans sa plus intime confiance, jusqu'au changement de Religion de ce Prince, il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les Excommunications des Papes, et de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous le Princes protestans.

Le principal Chef de la Ligue était le Duc de Mayenne; celui, qui avoit plus de réputation après lui, était le Chevalier d'Aumal, jense Prince, connu par cette fierté et par ce courage brillant, qui distinguait particulièrement la Maison de Guise. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne; mais il n'est question ici que du fameux Comte d'Egmont, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze cents Lances au Duc de Mayenne.

On donna beaucoup des combats, dont le plus fameux, le plus décisif, es le plus glorieux pour Henri IV, fut la bataille d'Jvry, où le Duc de Mayence fut vaincu, et le Comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estree, mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle témoin la lettre, qu'on voit encore dans la Bibliothèque du Roi, dans la quelle il dit à sa maitresse

„Si je suis vaincu, vous me connaissez assez, pour croire
que je ne fuirai pas, mais ma dernière pensée sera à Dieu e
l'avant dernière à vous.”

Au reste, on omet plusieurs faits considérables, qui, n'ayant pas de Place dans ce Poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parleni de l'expédition de Duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue, ni de ce Cardinal de Bourbon, qui fut quelque tems un fantome du Roi, sous le nom de Charles IX.

Il suffit de dire qu'après tant de malheurs et de desolations, Henri IV. se fit catholique, et que les Parisiens, qui haïssaient sa Religion, et reveraient sa personne, le reconnurent alors pour leur Roi.

I D É E
DE
L A H E N R I A D E.

Le sujet de la Henriade est le siège de Paris, commençé par Henri de Valois et Henri le Grand, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scene ne s'étend pas plus loins que de Paris à Jvri, où se donna' ceste fameuse bataille, qui décida du sort de la France et de la Maison Royale.

Le Poëme est fondé sur une Histoire connue, dont on a conservé la verité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un Poëme. On a tâché de viter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une gazette empoulée, et on a pour garant ces vers de M. Desperaux déjà cités.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les Tragedies, où les événemens sont pliés aux regles du Theatre.

Au reste ce Poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le Camouens, qui est le Virgile des Portugois a célébré un événement, dont-il avait été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une Croisade, connue de tout le monde, et n'en a omis l'Hermite Pierre, ni les Processions. Virgile n'a construit la fable de son Eneide que des fables recues de son serns, et qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'Enée en Italie.

Homere, contemporain d'Hesiodé, et qui par consequent vivait environ cent ans après la prise de Troies, pouvait aisément avoir vu dans sa jeunesse des vicillards, qui avaient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire d'avantage dans Homere, c'est que le fond de son ouvrage n'est

point un roman, que les caracteres, ne sont point de son imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, et que son livre est le monument des moeurs des ces tems reculés.

LA HENRIADE est composée de deux parties: d'évenemens réelles, dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le systeme du merveilleux, tels que la prédiction de la conversion de Henri IV, la protection, que lui donne Saint Louis, son apparition, le feu du Ciel détruisant ces opérations magiques, qui étaient alors si communes; etc.

Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre sont le voyage de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme personnifiés, le Temple de l'Amour, enfin, les passions et les vices;

Prenant un corps, une ame, un esprit un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs, que leur donnaient les payens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des fleches, la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre tainture de paganisme. Le mot d'amphitrite dans notre Poësie, ne signifie que la Mer, et non l'Épouse de Neptune. Les Champs de Mars ne veulent dire que la Guerre, etc.

Sil est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grandmaître M Despéraux, qui dit

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement;
C'est vouloir au lecteur plaire sans agrément.
Bientôt ils defendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis, ni bandeau, ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main;
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zeile iront chasser, l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit pouvoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé.

On n'a voulu ni flatter ni medire. Ceux, qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à le réparer par leur vertu. Ceux dont les Aïeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à

à l'auteur, qui n'a en en vue que la vérité; et le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a, dans cette nouvelle édition, retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les Papes, qui ont autrefois deshonoré le Saint Siège par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectables la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de Louis XI. et de Cêtherine de Médicis, peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre IV. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parcequ'il était trop long, et qu'il y avait des vers, dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup des noms à la place de ceux, qui se trouvent dans les premiers éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un Poëme doit être de faire de bons vers.

On a retranchés la mort d'un jeune Bonfflers, qu'on supposoit tué par Henri IV. parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme semblait rendre Henri IV un peu odieux, sans le rendre plus grand.

On a fait passer Duplessis. Mornayen Agleterre, auprès de la Reine Elisabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, et qu'on s'y ressouvient encore de sa negociation.

On s'est servi de ce même Duplessis — Mornay dans le reste du Poëme, parce qu'ayant joué le role de confident du Roi dans le premier Chant, il eut été ridicule qu'un autre prit sa place dans les chants suivans, de même qu'il serait impertinent dans une Tragédie (dans Bérenice par exemple) que Titus se confia à Paulin au premier Acte, et à un autre au cinquieme. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il sait, que quiconque écrit, est fait pour essayer les traits de la malice.

Le point le plus important est la Religion, fait en grande partie le sujet du Poëme, et qui en est le seul denouement.

L'auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure.

Tel est, par exemple, ce morceau sur la Trinité :

La Puiſſance, l'Amour, avec Intelligence,
 Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.
 Et celui-ci:
 Il reconnoît l'Egliſe ici bas combattue,
 L'Egliſe toujours Une, et par-tout étendue;
 Libre, mais ſous un chef; adorant en tout lieu,
 Dans le bonheur des Saints; la grandeur de ſon Dieu;
 Le Chriſt, de nos péchés Victime renaiffante,
 De ſes Elus chéris, nourriture vivante,
 Descend ſur les Autels, à ces yeux eperdus;
 Il lui decouvre un Dieu ſous un Pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu ſ'exprimer par-tout avec cette exactitude, theologique, le Lecteur raiſonnable, y doit ſuppléer.

Il y auroit une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage comme une Theſe de Theologie. Ce Poëme ne respire que l'Amour de la Religion et des Loix; on y déteſte également la rebellion et la perſécution. Il ne faut pas juger ſur un mot un Livre écrit dans un tel eſprit.

H E N R I A D E.

CHANT PREMIER.

A R G U M E N T.

HENRI III, réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essaie une tempête. Il relâche dans une Isle; où un Vieillard Catholique lui prédit son changement de religion, et son avènement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.

Je chante ce Héros, qui régna sur la France,
 Et par droit de conquête, et par droit de naissance,
 Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
 Calma les factions, sut vaincre et pardonner,
 5. Confondit et Mayenne, et la Ligue et l'ibère,
 Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.
 Descends du haut des cieux, auguste vérité,
 Répands sur mes écrits ta force et ta clarté:
 Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
 10. C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
 C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
 Les coupables effets de leurs divisions.
 Dis, comment la discorde a troublé nos provinces;
 Dis les malheurs du peuple, et les fautes des Princes;
 15. Viens, parle; et s'il est vrai que la fable autrefois
 Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
 Si sa main délicate orna ta tête altière,
 Si son ombre embellit les traits de ta lumière;
 Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
 20. Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.
 Valois régnaît encor, et ses mains incertaines
 De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes:

- Les loix étoient sans force, et les droits confondus,
 Ou plutôt en effet Valois ne regnait plus.
25. Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
 Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
 Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
 Et qui de sa patrie emporta les regrets,
 Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
30. Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes.
 Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
 Il devient lâche Roi, d'intrépide guerrier;
 Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
 Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
35. Quelus et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'Espéron,
 Jeunes voluptueux, qui régnaient sous son nom.
 D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
 Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques,
 Des Guises cependant le rapide bonheur,
40. Sur son abaissement élevait la grandeur;
 Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
 De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
 Les peuples déchainés, vils esclaves des grands,
 Persectaient leur Prince, et servaient des tyrans.
45. Ses amis corruptus bientôt l'abandonnèrent;
 Du Louvre épouvanté ses peuples le chasserent.
 Dans Paris révolté l'étranger accourut.
 Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut.
 Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
50. A son Prince aveuglé vint rendre la lumière:
 Il ranima sa force, il conduisit ses pas
 De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
 Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent:
 Rome s'en alarma, les Espagnols tremblèrent.
55. L'Europe intéressée à ces fameux revers,
 Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
 On voyait dans Paris la discorde inhumaine,
 Excitant aux combats, et la Ligne et Mayenne,
 Et le peuple et l'église et du haut de ces tours
60. Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
 Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
 De ses propres sujets est l'ennemi terrible:
 Aux malheurs des mortels il borne ses desseins;
 Le sang de son parti rougit souvent ses mains;
65. Il habite en tyran dans les coeurs qu'il déchire,
 Et lui-même il punit les forçats qu'il inspire.
 Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
 Où la Seine serpente en fuyant de Paris.
 Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable et pure,
70. Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
 Théâtre alors sanglant des plus mortels combats

Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.

75. C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis;
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connoissait qu'un chef, et n'avait qu'une église.

Le père des Bourbons, du sein des immortels,

80. Louis, fixait sur lui ses regards paternels;
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ces erreurs, il aimait son audace;
De sa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
85. Mais Henri s'avancait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins secrets, inconnu à lui-même;
Louis du haut des cieux lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop sur de sa victoire,
90. Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balsncé les hasards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,

95. Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours,
Vous voyez, à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la votre; et la ligue ennemie,
Levant contre son Prince un froôt séditieux,
100. Non sconfond dans sa rage, et nous poursuit tous deux:
Paris vous méconnaît, Paris ne veut pour maître;
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils savent que les loix, le mérite, et le sang,
Tout après mon trépas vous appelle a ce rang;
105. Et redoutant déjà votre grandeur future;
Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la religion terrible en son courroux,
Le fatal anathème est lancé contre vous.
Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
110. Aux mains des Espagnols a remis son tonnere:
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi,
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
115. Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger:
Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine.

- Je sais qu'entr'eux et nous une immortelle haine
 Nous permet rarement de marcher réunis,
 120. Que Londres est de tout tems l'émule de Paris;
 Mais après les affronts, dont ma gloire est flétrie,
 Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie.
 Je hais, je veux punir des peuples odieux,
 Et quiconque me venge, est Français à mes yeux.
 125. Je n'occuperai point dans un tel ministère
 De mes secrets agens la lenteur ordinaire;
 Je n'implore que vous; c'est vous de qui la voix
 Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
 Allez en Albion; que votre renommée
 130. Y parle en ma defense, et m'y donne une armée:
 Je veux par vours bras vaincre mes ennemis:
 Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

- Il dit, et le héros, qui jaloux de sa gloire,
 135. Craignait de partager l'honneur de la victoire,
 Sentit en l'écoutant une juste douleur.
 Il regrettait ces tems si chers à son grand coeur,
 Où fort des a vertu, sans secours, sans intrigue,
 Lui seul avec Condé faisait trembler la ligue.
 Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins:
 140. Il suspendit les coups qui portaient de ses mains;
 Et laissant ses bauriers cueillis sur ce rivage,
 A partir de ces lieux il forca son courage.
 Les soldats étonnés ignorent son dessein;
 Et tous de son retour attendent leur destin.
 145. Il marche. Cependant la ville criminelle
 Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,
 Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui.
 Semait encore la crainte, et combattait pour lui.

- Déjà des Neustriens il franchit la campagne:
 150. De tous ses favoris Mornay seul l'accompagne;
 Mornay son confident, mais jamais son flatteur,
 Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
 Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
 Servit également son église et la France;
 155. Censeur des courtisans. mais à la cour aimé;
 Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

- A travers deux rochers, où la mer mugissante
 Vient briser en courroux son onde blanchissante,
 Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port:
 160. Les matelots ardents s'empressent sur le bord,
 Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
 Etaient prêts à voler sur les plaines profondes;

- L'impétueux Borée, enchainé dans les airs,
 Au souffle du Zéphyre abandonnait les mers.
 165. On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
 On découvrait déjà les bords de l'Angleterre:
 L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
 L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
 Les vents sont déchainés sur les vagues émues:
 170. La foudre étincelante éclate dans les nues;
 Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,
 Montraient par-tout la mort aux pâles matelots,
 Le héros qu'assiégeait une mer en furie,
 Ne songe en ce danger, qu'au mal de sa patrie,
 175. Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins,
 Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
 Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
 Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
 Confiant sur les flots aux Aquilons mutins,
 180. Le destin de la terre, et celui des Romains,
 Défiant à la fois, et Pompée et Neptune,
 César à la tempête opposait sa fortune.

- Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
 Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
 185. Ce Dieu, dont la sagesse ineffable et profonde,
 Forme, élève, et détruit les empires du monde,
 De son trône enflammé, qui luit au haut des cieux,
 Sur le héros françois daigna baisser les yeux.
 Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
 190. De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
 Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots;
 Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

- Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
 Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
 195. Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
 Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
 Une grotte est auprès, dont la simple structure
 Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
 Un vieillard vénérable avait loin de la cour
 200. Cherche la douce paix dans cet obscur séjour.
 Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
 C'est la que de lui-même, faisait son étude;
 C'est là qu'il regretait ses inutiles jours,
 Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
 205. Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines;
 Il foulait à ses pieds les passions humaines:
 Tranquille, il attendait, qu'au gré de ses souhaits
 La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
 Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse,
 110. Il fit dans son désert descendre la sagesse:

Et, prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

- Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre,
215. Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadème.

- Le trouble répandu dans l'empire chrétien,
220. Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable;
Henri doutait encore, et demandait aux cieus,
Qu'un rayon de clarté vint dessiller ses yeux,
225. De tous tems, disait-il, la vérité sacrée
Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
130. En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

- De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance;
235. Je l'ai vu sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière;
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
240. Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

- Loin de la cour alors en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours:
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
245. Des caprices de l'homme il a tiré son être:
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître,
Les oeuvres des humains sont fragiles comme eux:
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable; et tandis que la terre
250. Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La vérité repose aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du coeur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
255. Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,

- Au trône des Valois va conduire vos pas.
 Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire,
 De préparer pour vous les chemins de la gloire.
 Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
260. N'espérez point entrer dans les murs de Paris-
 Sur-tout des plus grands coeurs évitez la faiblesse,
 Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
 Craignez vos passions, et sachez quelque jour
 Résister aux plaisirs et combattre l'amour.
265. Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
 Triomphé des ligueurs, et sur-tout de vous-même,
 Lorsqu'en un siège horrible, et célèbre à jamais,
 Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
 Ces tems de vos états finiront les misères;
270. Vous levez les yeux vers le Dieu de vos pères:
 Vous verrez qu'un coeur droit peut espérer en lui,
 Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

- Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme,
 Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
275. Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,
 Où le Dieu des humains conversait avec eux,
 Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
 Commandait à des Rois, et rendait des oracles.
 Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
280. Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux;
 Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
 Et ce jour, qui pour lui ne brillait pas encore.
 Mornay parut surpris, et ne fut point touché:
 Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
285. Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
 Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
 Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
 Entretenait le prince, et parlait à son coeur,
 Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
290. Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
 Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon;
 Le héros part, et vole aux plaines d'Albion.

- En voyant l'Angleterre, en secret il admire
 Le changement heureux de ce puissant empire,
295. Où l'éternel abus de tant de sages loix
 Fit long-tems le malheur et du peuple et des Rois.
 Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
 Sur ce trône glissant, dont cent Rois descendirent,
 Une femme à ses pieds enchainant les destins,
300. De l'éclat de son règne étonnait les humains.
 C'était Elisabeth, elle dont la prudence
 De l'Europe à son choix fit pencher la balance,

- Et fit aimer son jong à l'Anglois indompté,
 Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
305. Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
 De leur troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes
 Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux;
 Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux,
 Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
310. Des bouts de l'univers appelle la fortune.
 Londres jadis barbare est le centre des arts,
 Le magasin du monde, et le temple de Mars.
 Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
 Trois pouvoirs étonnés du noeud qui les rassemble,
315. Les députés du peuple, et les grands, et le Roi,
 Divisés d'intérêts, réunis par la loi;
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible.
 Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible
 Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
320. Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir!
 Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste et politique,
 Respecte autant qu'il doit, la liberté publique!
 Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
 Rénir comme vous la gloire avec la paix!
325. Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
 Une femme a fermé les portes de la guerre;
 Et renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
 D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
- Cependant il arrive à cette ville immense,
330. Où la liberté seule entretient l'abondance.
 Du vainqueur des Anglois il aperçoit la tour,
 Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.
 Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,
 Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
335. Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret son épris,
 Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
 Il parle; sa franchise est la seule éloquence:
 Il expose en secret les besoins de la France,
 Et jusqu'à la prière humiliant son coeur,
340. Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
 Quoi! vous servez Valois? dit la Reine surprise:
 C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise?
 Quoi! de son ennemi devenu protecteur,
 Henri vient me prier pour son persécuteur!
345. Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
 De vos longs différends l'univers parle encore;
 Et je vous vois armer en faveur de Valois,
 Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois.
 Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos hains;
350. Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes:

- Plus heurenx, si toujours assuré de ma foi,
 Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi!
 Mais il employa trop l'artifice et la feinte;
 Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
 355. J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;
 Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger.
 Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
 Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
 Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
 360. Et venger avec moi la querelle des Rois.

- Elisabeth alors avec impatience,
 Demande le récit des troubles de la France,
 Veut savoir quels ressorts et quel enchaînement
 365. Ont produit dans Paris un si grand changement.
 Déjà, dit-elle au Roi, la prompte renommée
 De ses revers sanglans m'a souvent informée;
 Mais sa bouche indiscrete en sa légèreté,
 Prodigue le mensonge avec la vérité.
 J'ai rejeté toujours ses récits peu fidèles.
 370. Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
 Vous toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
 Expliquez nous le noeud qui vous joint avec lui.
 Daignez développer ce changement extrême.
 Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
 375. Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits.
 Songez que votre vie est la leçon des Rois.

- Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
 Rappelle de ces tems la malheureuse histoire!
 Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
 380. Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
 Pourquoi demandez-vous, que ma bouche raconte
 Des Princes de mon sang les fureurs et la honte?
 Mon coeur frémit encore à ce seul souvenir:
 Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir;
 385. Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
 Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse;
 Mais ce vain artifice est peu fait pour mon coeur,
 Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

H E N R I A D E.

CHANT SECOND.

A R G U M E N T.

HENRI - le - Grand raconte à la Reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France: Il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthelemi.

- R**eine, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
5. Je ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
10. La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;
L'un et l'autre parti cruel également
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi, qui de l'Etat embrassant la défense,
Laisai toujours aux cieus le soin de leur vengeance,
15. On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les coeurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
10. Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

- Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
25. Mais l'un et l'autre Guise ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt de cieus,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,

- Ont armé contre moi sa piété cruelle.
30. J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple et savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
35. Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, et votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos états à peine était formé,
40. Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régniez, Londres est libre, et vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
45. Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peut l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont fondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
50. J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

- Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans nourris sous sa tutelle,
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
55. Ses mains, autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division:
Opposant sans relâche avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, et la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
60. Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse:
Infidelle à sa secte, et superstitieuse.
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
65. Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise:
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas:
Le ciel qui vous forma pour régir des états,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
70. Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

- Déjà Français second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.
75. Charles plus jeune encore avait le nom de Roi.

- Médecis régnaît seule, on tremblait 'sous la' loi.
 D'abord sa politique, assurant sa puissance,
 Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance ;
 Sa main de la discorde allumant le flambeau,
80. Signala par le sang son empire nouveau :
 Elle arma le courroux de deux sectes rivales :
 Dreux qui vit déployer leurs enseignes fatales,
 Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
 Le vieux Montmorenci près du tombeau des Rois,
85. D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
 De cent ans de travaux termina la carrière.
 Guise auprès d'Orléans mourut assassiné.
 Mon père malheureux, à la cour enchaîné,
 Trop faible, et malgré lui servant toujours la Reine,
90. Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
 Et toujours de sa main, préparant ses malheurs,
 Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
 Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère,
 M'adopta, me servit et de maître et de père ;
95. Son camp fut mon berceau, là, parmi les guerriers,
 Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
 De la cour avec lui dédaignant l'indolence ;
 Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
 O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
100. Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
 Condé déjà mourant, tomba sous sa furie.
 J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :
 Hélas! trop jeune encore, mon bras mon faible bras
 Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.
105. Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
 Toujours à des héros confia ma jeunesse,
 Coligny, de Condé le digne successeur,
 De moi, de mon parti devint le défenseur ;
 Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
110. Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
 Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
 C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
 Je craissais sous ses yeux, et mon jeune courage
 Fut long-tems de la guerre un dur apprentissage.
115. Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros ;
 Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
 Soutenant tout le poids de la cause commune,
 Et contre Médecis, et contre la fortune ;
 Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
120. Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
 Savant dans les combats, savant dans les retraites ;
 Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
 Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
 Dans le coup triomphant de leur prospérité

125. Après dix ans entiers de succès et de pertes,
 Médicis. qui voyait nos campagnes couvertes
 D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
 Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fruit,
 Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
 130. Terminer d'un seul coup les discordes civiles:
 La cour de ses faveurs nous offrit les attraits,
 Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
 Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste,
 Que de sang arrosa son olive funeste!
 135. Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
 Du crime à leurs sujets applanir les chemins!

- Coligny dans son coeur à son prince fidelle,
 Aimait toujours la France en combattant contr'elle;
 Il chérit, il prévint l'heureuse occasion,
 140. Qui semblaient de l'état assurer l'union,
 Rarement un héros connaît la défiance:
 Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance,
 Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas,
 Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
 145. Me prodigna long-tems des tendresses de mère,
 Assura Coligny d'une amitié sincère,
 Voulaît par ses avis se régler désormais,
 L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
 Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance
 150. Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
 Hélas! nous espérons en jouir plus long-tems.

- Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens,
 Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre;
 Plus ils se défiaient, plus le Roi savait feindre.
 155. Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
 A la fourbe, au parjure avait formé son fils,
 Façonnait aux forfaits ce coeur jeune et facile,
 Et le malheureux prince à ses leçons docile,
 Par son penchant féroce à les suivre excite,
 160. Dans sa coupable école avait trop profité.

- Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère,
 Il me donna sa soeur, il m'appella son frère.
 O nom qui m'as trompé, vains sermens, noeud fatal:
 Hymen qui de nos maux fut le premier signal:
 165. Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
 Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère,
 Je ne suis point injuste, et je ne prétends pas
 A Médicis encore imputer son trépas;
 J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
 170. Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes,

Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

- Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal d'énonnement la Reine a réservée.
175. Le signal est donné sans tumulte et sans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit:
De ce mois malheureux l'inégale courrière,
Semblait caher d'effroi sa tremblante lumière,
Coligny languissait dans les bras du repos,
180. Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.
185. Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix: „qu'on n'épargne personne,
190. „C'est Dieu, c'est le Roi qui l'ordonne.“
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny,
Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
195. Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,

200. Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

- Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet oeil serein, ce front majestueux,
205. Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait, ou pressait le carnage.

- A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur âge,
210. Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne
215. J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous . . .

- Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux;
 L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes.
 L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
 Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
 220. Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.
 Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
 Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime.
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
 Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
 225. A cet objet touchant lui seul est inflexible;
 Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
 Auroit cru faire un crime et trahir Medicis,
 Si du moindre remords il se sentait surpris.
 A travers les soldats il court d'un pas rapide;
 230. Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
 Lui plonge son épée en détournant les yeux;
 De peur que d'un coup d'oeil cet auguste visage
 Ne fit trembler son bras, et glaçât son courage.
 235. Du plus grand des Français, tel fut le triste sort.
 On l'insulte, on l'outrage encor après sa mort.
 Son corps percé de coups, privé de sépulture,
 Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Medicis,
 240. Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
 Medicis la reçut avec indifférence.
 Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
 Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
 Et comme accoutumée à de pareils présens.
 245. Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
 Dont cette nuit cruelle étala les images!
 La mort de Coligny, prémices des horreurs,
 N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
 D'un peuple d'assassins les troupes effrenées,
 250. Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
 Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
 Sur le corps étendus de nos frères sanglans.
 Guisc était à leur tête, et bouillant de colère,
 Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
 255. Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
 Echauffaient les transports de leur zèle inhumain:
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
 Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.
 Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
 260. Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
 Le fils assassiné sur le corps de son père,

- Le frère avec la soeur, la fille avec la mère,
 Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
 Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
 265. Des fureurs des humains c'est, ce qu'on doit attendre,
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
 Ce que vous-même encor à peine vous croirez:
 Ces monstres furieux, de carnage altérés,
 Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
 270. Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
 Et le bras tout souillé du sang des innocens,
 Osaient offrir à Dieu cet exécrationneus.

- O combien de héros indignement périrent!
 Renel et Pardaillan chez les morts descendirent;
 275. Et vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
 Dignes de plus de vie et d'un autre destin.
 Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
 Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
 Marsillac et Soubise au trépas condamnés,
 280. Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
 Sanglans, percés de coups, et respirans à peine,
 Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
 Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
 En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

285. Du haut de ce palais excitant la tempête
 Médecis à loisir contemplait cette fête;
 Ses cruels favoris d'un regard curieux,
 Voyaient les flots de sang regorger sous leur yeux,
 Et de Paris en feu les ruines fatales
 290. Etaient de ce héros les pompes triomphales.

- Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
 Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
 Poursuivant des proscrits les troupes égarrées,
 Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées:
 295. Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
 Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
 Partageant les forfaits de son barbare frère,
 A ce honteux carnage excitait sa colère.
 Non qu'après tout Valois ait un coeur inhumain:
 300. Rarement dans le sang il a trempé sa main:
 Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
 Et sa cruauté même était une faiblesse.

- Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
 Du fer des assassins trompèrent les efforts:
 305. De Caumont, un enfant, l'étonnante aventure,
 Ira de bouche en bouche à la race future.

- Son vieux père accablé sous le fardeau des ans,
 Se livrait au sommeil entre ses deux enfans,
 Un lit seâl enfermait et les fils et le père.
 310. Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colere.
 Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard:
 Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
 L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées;
 Il sait quand il lui plaît veiller sur nos années;
 315. Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,
 D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé,
 Un invincible bras armé pour sa défense,
 Aux mains des meurtriers dérobaît son enfance;
 Son père à son côté sous mille coups mourant,
 320. Le couvrait tout entier de son corps expirant;
 Et du peuple et du Roi, trompant la barbarie,
 Une seconde fois, il lui donna la vie.

- Cependant, que faisais-je en ces affreux momens!
 Hélas! trop assuré sur la foi des sermens,
 325. Tranquille au fond du Louvre, et loin du bruit des armes,
 Mes sens d'un doux repos goûtaient encore les charmes.
 O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
 L'appareil de la mort éclaira mon réveil:
 On avait massacré mes plus chers domestiques,
 330. Le sang de tous côtés inondait mes portiques;
 Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
 Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
 Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent,
 Leur parricides mains devant moi se levèrent.
 332. Je touchai au moment qui terminait mon sort,
 Je présentai ma tête, et j'attendis la mort.

- Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de
 leurs maîtres
 Parlât encor pour moi dans le coeur de ces traîtres;
 Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
 340. Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
 Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
 Sa prudente fureur me gardât pour otage;
 On réserva ma vie à de nouveaux revers,
 Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
 345. Coligny plus heureux et plus digne d'envie,
 Du moins en succombant ne perdit que la vie;
 Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit
 Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit;
 Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie
 350. Je ne vous ai conté que la moindre partie.
 On eût dit que du haut de son Louvre fatal,

Médecis à la France eût donné le signal;
 Tout imita Paris; la mort sans résistance
 Couvrit en un moment la face de la France.
 355. Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi:
 Par cent mille assassins son courroux fut servi,
 Et des fleuves français les eaux ensanglantées
 Ne portaient que de morts aux mers épouvantées.

I A

H E N R I A D E.

CHANT TROISIEME.

A R G U M E N T.

Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom du Balafre. Bataille de Contras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III. est réduit. Mayenne est le chef de la Ligue. D'Aumale en est le Héros. Réconciliation d'Henri III., et d'Henri, Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

Quand l'arrêt des destins eut durant quelques jours
 A tant de cruautés permis un libre cours,
 Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
 Les glaives émoussés manquèrent de victimes;
 5. Le peuple dont la Reine avait armé le bras,
 Ouvrit enfin les yeux et vit ses attentats.
 Aisément sa pitié succède à sa furie.
 Il entendit gémir la voix de sa patrie.
 Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur;
 10. Le remords dévorant s'éleva dans son coeur.
 Des premiers ans du Roi la funeste culture
 N'avait que trop en lui corrompu la nature;
 Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
 Qui jusques sur le trône épouvante les Rois.
 15. Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,

- Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
 Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
 Une langueur mortelle en abrégé le cours:
 Dieu, déployant sur lui sa vengeance sévère,
 20. Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère
 Et par son châtement voulut épouvanter
 Quiconque à l'avenir oserait l'imiter,
 Je le vis expirant. Cette image effrayante,
 A mes yeux attendris semble être encore présente.
25. Son sang à gros bouillons de son corps élançé,
 Vengeait le sang Français par ses ordres versé;
 Il se sentait frappé d'une main invisible,
 Et le peuple étonné de cette fin terrible,
 Plaint un Roi si jeune et sitôt moissonné,
30. Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
 Et dont le repentir permettait à la France
 D'un empire plus doux quelque faible espérance.

- Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
 L'impatient Valois accourant à grands pas,
 35. Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
 D'un frère infortuné le sanglant héritage.

- La Pologne en ce tems avait d'un commun choix,
 Au rang de Jagellons placé l'heureux Valois;
 Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
 40. Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
 C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux;
 Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
 Qu'il ne s'attende point que je le justifie:
 Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
45. Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
 Je les plains, je le blâme, et je suis son appui.

- Sa gloire avait passé comme une ombre légère,
 Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
 On a vu plus d'un Roi, par un triste retour,
 50. Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
 Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
 Valois reçut des cieux des vertus en partage.
 Il est vaillant, mais faible, et moins Roi que soldat,
 Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
55. Ses honteux favoris flattant son indolence,
 De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance:
 Au fond de son palais avec lui renfermés,
 Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
 Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes;
60. Des trésors de la France ils dissipèrent les restes,
 Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,
 Gémissait de leur luxe et payait leurs plaisirs.

- Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
 Valois pressait l'état du fardeau des subsides,
 65. On vit paraître Guise; et le peuple inconstant
 Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant:
 Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
 Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
 Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
 70. Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

- Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire,
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
 Et ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs
 Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
 75. Altier, impérieux, mais souple et populaire,
 Des peuples en public il plaignait sa misère,
 Détestait des impôts le fardeau rigoureux;
 Le pauvre allait le voir et revenait heureux:
 Il savait prévenir la timide indigence;
 80. Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence:
 Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait;
 Terrible et sans retour alors qu'il offensait;
 Téméraire en ses vœux, sage en artifices,
 Brillant par ses vertus, et même par ses vices,
 85. Connaissant le péril, et ne redoutant rien;
 Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

- Quand il eut quelque tems essayé sa puissance,
 Et du peuple aveuglé crut fixer l'inconstance,
 Il ne se cacha plus, et vint ouvertement
 90. Du trône de son Roi briser le fondement.
 Il forma dans Paris cette Ligne funeste,
 Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
 Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples et les grands,
 Engraissé de carnage et fertile en tyrans.

95. La France dans son sein vit alors deux Monarques:
 L'un n'en possédait plus que les frivoles marques;
 L'autre inspirant par-tout l'espérance et l'effroi,
 A peine avait besoin du vain titre de Roi.

- Valois se réveilla du sein de son ivresse.
 100. Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
 Ouvrirent un moment ses yeux appesantis:
 Mais du jour importun ses regards éblouis
 Ne distinguèrent point au fort de la tempête,
 Le foudres menaçans qui grondaient sur sa tête:
 105. Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
 Las, et se rejetant dans les bras du sommeil,
 Entre ses favoris, et parmi les délices,
 Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

- Je lui restais encor, et tout prêt de périr,
 110. Il n'avait plus que moi, qui pût le secourir:
 Héritier après lui du trône de la France,
 Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense:
 J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui;
 Je courais le sauver ou me perdre avec lui.
115. Mais Guise trop habile, et trop savant à nuire,
 L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
 Que dis-je? il obligea Valois à se priver
 De l'unique soutien qui pouvait le sauver.
 De la Religion le prétexte ordinaire,
 120. Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
 Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé,
 Ranima son courroux encor mal étouffé.
 Il leur représentait le culte de leurs pères.
 Les derniers attentats des sectes étrangères,
 125. Me peignait ennemi de l'église et de Dieu:
 „Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu:
 „Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples;
 „Sur vos temples détrouits il va fonder ses temples;
 „Vous verrez dans Paris ses prêches criminels.
130. Tout le peuple à ces mots trembla pour ses autels;
 Jusqu'au palais du Roi l'alarme en est portée.
 La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
 Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
 Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
135. Hélas! le Roi trop faible obéit sans murmure:
 Et lorsque je volais pour venger son injure,
 J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue soumis,
 S'unissait pour me perdre avec ses ennemis.
 De soldats malgré lui couvrait déjà la terre,
 140. Et par timidité me déclarait la guerre.

- Je plains sa faiblesse, et sans rien ménager.
 Je cours le combattre au-lieu de le venger.
 De la Ligue en cent lieux les villes alarmées,
 Contre moi dans la France enfantaient des armées:
145. Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
 Ministre impétueux des faiblesses du Roi.
 Guise dont la prudence égalait le courage,
 Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
 D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts.
 150. Je les défiai tous, et tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.
 Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse:
 Je dois vous épargner des récits superflus.

- Non, je ne reçois point vos modestes refus:
155. Non, ne me privez point, dit l'auguste Princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Contras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre,
160. Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire:
165. De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa molesse, et lui donnaient des loix,
Joyeuse né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne:
Il avait des vertus; et si de ses beaux jours
170. La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans le bras de l'amour,
175. Il n'eût à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage,
Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
180. Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses.
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras éternés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence:
185. Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que fatouches soldats

190. Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures,
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vetu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;

195. Comme eux, ee mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,

200. Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

- Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
 Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
 Aucun ne fut percé que de coups honorables:
 Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,
 205. Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
 Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas
 Des courtisans Français tel est le caractère:
 La paix n'amollit point leur valeur ordinaire:
 De l'ombre du repos ils volent aux hasards;
 210. Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

- Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
 J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât joyeuse;
 Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
 Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas:
 215. Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
 Des baisers du Zéphyre et des pleurs de l'aurore,
 Brille un moment aux yeux, et tombe avant le tems,
 Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

- Mais pourquoi rappeler cette triste victoire?
 220. Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
 Les cruels monumens de ces affreux succès!
 Mon bras n'est encor teint que du sang des Français:
 Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi des charmes,
 Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

225. Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
 L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.
 Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce;
 Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
 Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
 230. Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
 Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
 Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
 Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
 Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
 235. Ce vainquer y parut comme un Dieu tutelaire.
 Valois vit triompher son superbe adversaire,
 Qui toujours insultant à ce Prince abattu,
 Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

- La honte irrite enfin le plus faible courage:
 240. L'insensible Valois ressentit cet outrage;
 Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
 Essayer dans Paris sa faible autorité.
 Il n'en était plus tems; la tendresse et la crainte
 Pour lui dans tous les coeurs était alors éteinte:
 245. Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,

Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
 On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes;
 Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes:
 Mille remparts naissans qu'un instant a formés,

250. Menacent de Valois les gardes enfermés.

Guise tranquille et fier au milieu de l'orage,
 Précipitait du peuple ou retenait la rage;
 De la sédition gouvernait les ressorts,
 Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.

255. Tout le peuple au palais courait avec furie;
 Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie;
 Mais lorsque d'un coup d'oeil il pouvait l'accabler,
 Il parut satiffait de l'avoir fait trembler,
 Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,

260. Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
 Enfin Guise attenta, quel que fut son projet,
 Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
 Quitconqué a pu forcer son monarque à le craindre,
 A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre

265. Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
 Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi;
 Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
 S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
 Enfin maître absolu d'un peuple révolté,

270. Le coeur plein d'espérance et de témérité,
 Appuyé des Romains, secourus des Ibères,
 Adoré des Français, secondé de ses frères,
 Ce snjet orgueilleux crut ramener ces tems,
 Où de nos premiers Rois les lâches descendans,

275. Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
 Sous un froc odieux cachaient leur diadème,
 Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
 Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

Valois, qui cependant différât sa vengeance,

280. Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
 Peut-être on vous a dit, quels furent ces Etats:
 On proposa des loix qu'on n'exécuta pas;
 De mille députés l'éloquence stérile
 Y fit de nos abus un détail inutile;

285. Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
 Est de voir tout nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
 De son Prince offensé vint braver la présence,
 S'assit auprès du trône, et sûr de ses projets,

290. Crut dans ses députés voir autant de sujets.
 Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,

- Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque las de le craindre et las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
295. Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colere;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'avenglait, son heure était venue.
300. Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue;
De cent coups de poignard indignement percé
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
Et ce front, que Valois craignait encore peut-être,
Tout pâle et tout sanglant semblait braver son maître.
305. C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le Roi, dont il ravit l'antérité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.

- Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
10. Le peuple épouventé remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues,
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'église à soutenir, et son père à venger.
315. De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colere;
Et plus par inérêt que par ressentiment
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

- Mayenne des long-tems nourri dans les alarmes,
320. Sous le superbe Guise avait porté les armes;
Il succède à sa gloire ainsi qu' à ses desseins:
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère;
325. Il servait à regret, et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il sait, par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
330. Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage.
Sonvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissant les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
335. Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance,
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale au coeur présomptueux,

- Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
 D'Aumale est du parti le bouclier terrible.
 340. Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
 Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
 Est l'ame de la Ligue, et l'autre en est le bras.

- Cependant des Flamans l'oppresser politique,
 Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
 345. Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
 Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
 Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
 Soutient de nos rivaux la cause criminelle,
 Et Rome, qui devait étouffer tant de maux,
 350. Rome de la discorde allume les flambeaux.
 Celui qui des chrétiens se dit encor le père,
 Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
 Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
 Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
 355. Enfin Roi sans sujets, poursuivi sans défense,
 Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
 Il m'a cru généreux, et ne s'est point trompé:
 Des malheurs de l'Etat mon coeur s'est occupé:
 Un danger si pressant a fléchi ma colère;
 360. Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère;
 Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
 Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
 Je suis venu vers lui sans traité, sans orage:
 Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage:
 365. Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
 Alors un noble orgueil a rempli ses esprits:
 Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame
 Verser par mon exemple une si belle flamme;
 Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu:
 370. Il gémit du repos qui l'avait abattu.
 Valois avait besoin d'un destin si contraire,
 Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

- Tels étoient de Henri les sincères discours.
 Des Anglais cependant il presse le secours:
 375. Déjà du haut des murs de la ville rebelle
 La voix de la victoire en son camp le rappelle:
 Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ces pas,
 Fendre le sein des mers, et chercher les combats.

- Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
 380. A des fiers Castillans confondu la prudence,
 Et qui ne croyait pas, qu'un indigne destin
 Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

- Henri ne l'attend point; ce chef que rien n'arrête,
 Impatient de vaincre à son départ s'apprête:
 385. Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
 Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots;
 Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre,
 A vos soins généreux mon amitié les livre.
 Au milieu des combats vous les verrez courir,
 390. Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
 Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
 Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre
 Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups!
 L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous:
 395. Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand-homme
 Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
 Allez des nations venger la liberté:
 De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.

- Philippe de son père héritier tyrannique,
 400. Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
 Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
 Du fond de son palais croit domter l'univers.

- Sixte au trône élevé du sein de la poussière,
 Avec moins de puissance a l'ame encore plus fière.
 405. Le pastre de Montalte est le rival des Rois:
 Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
 Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,
 Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
 Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
 410. Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
 Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
 Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

- Voilà les ennemis que vous devez braver.
 Contre moi l'un et l'autre oserent s'élever.
 415. L'un combattant en vain l'Anglais et les orages,
 Fit voir à l'océan sa fuite et ses naufrages;
 Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint;
 L'autre se tait dans Rome, et m'estime et me craint.

- Suivez donc à leurs yeux, votre noble entreprise;
 420. Si Mayenne est domté, Rome sera soumise:
 Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
 Inflexible aux vaincus, complaisant aux vainqueurs,
 Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
 C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.

24

H E N R I A D E.

CHANT QUATRIEME.

A R G U M E N T.

D'AUMAÏE était prêt de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, et fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, et arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats, qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, et de regir le monde,
5. La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans il fallait un appui;
10. Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens, les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions sortirent:
Le superbe d'Aumale, et Nemours et Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
15. D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides,

Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.

- Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
20. Un frère de Joyeuse osa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour
Du siècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire;
25. Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs.
Il courut de la Ligue animer les fureurs.
Et plongea dans le sang de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.

- Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
30. Inspira plus d'effroi répandit plus d'horreur,
Dont le coeur fut plus fier, et la main plus fatale.
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,
Vous, né du sang Lorrain, si fécond en Héros,
Vous, ennemi des Rois, des loix et du repos.
35. La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne;
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne;
Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des ciens, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
40. Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'on Pœil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
45. Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans le bois, sur les près déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remporent à grands cris ces dépouilles vivantes.

- Déjà plein d'espérance, et de gloire enivré,
50. Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la surprise augmentaient les alarmes;
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes,
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
55. L'étoile du matin commençait à Paraître.
Mornay, qui précédait le retour de son maître,
Voyait déjà les tours du superbe Paris,
D'un bruit mêlé d'horreur, il est soudain surpris;
Il court: il aperçoit dans un désordre extrême.
60. Les soldats de Valois, et ceux de Bourbon même:
„Juste ciel! est-ce ainsi que vous nous attendiez?
„Henri va vous défendre, il vient, et vous fuyez,

- „Vous fuyez, compagnons!“ Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
65. Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se rallient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
70. Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête;
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le suit, il change les destins;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
75. Tous les chefs ranimés autour de lui s'empresment;
La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
80. Des siens épouvantés les troupés fugitives;
Sa voix pour le moment les rappelle aux combats;
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse;
85. D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçoit les nues.

- Mais que disje? Il s'arrête, il montre aux assiégeans,
90. Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage;
Honteux de vivre encor il revole au carnage;
Il arrête un moment son vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
95. La mort allait punir son audace fatale.

- La Discorde le vit, et trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours;
Elle s'élève en l'air et vole à son secours.
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable,
100. Son bouclier de fer, immense impénétrable.
Où commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable,
105. Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,

110. Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis,
Elle applique à ses maux une main salutaire,
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son coeur.
115. Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle:
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

- Henri sait profiter de ce grand avantage,
120. Dont le sort des combats honora son courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix,
Il presse au même instant ses ennemis surpris:
Il veut que les assauts succèdent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles;
125. Valois plein d'espérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, et le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux;
130. Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant?
Mayenne pour soldats un peuple gémissant?
135. Ici la fille en pleurs lui redemande un père:
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère;
Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir;
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre;
140. Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre;
Tant le faible vulgaire avec légèreté,
Fait succéder la peur à la témérité!

- Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue,
Cent desseins partageaient son ame irrésolue,
145. Quand soudain la discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpens, et lui parle en ces mots:

- Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unuit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi nourri sous mes yeux, et formé sous mes loix,
150. Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs coeurs sont dans mes
mains;
Tu les verras bientôt secondant nos desseins,

155. De mon fiel abreuvé, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie.

La Discorde aussi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.

- Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
160. Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux repand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté;
Les épis renversés sur la terre languissent;
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlisent;
165. Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbilon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels;

170. Rome jadis son temple et l'effroi des mortels;
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous ses Rois;
175. L'univers fléchissait sous son aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible.
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs;
Ses avis font ses loix, ses décrets sont ses armes.

180. Près de ce capitolé où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.
185. Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

Là, Dieu même a fondé son eglise naissante,
Tantôt persécutée et tantôt triomphante:

- Là son premier apôtre avec la vérité
190. Conduisit la candeur et la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté soutint leur austère vertu,
195. Et jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien désire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs
moeurs

- Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ces tems puissante et profanée,
200. Aux conseils des méchans se vit abandonnée:
La trahison, le meurtre, et l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
Placèrent sans rongir l'inceste et l'adultère;
203. Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes;
On sut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes;
De l'église et du peuple on régla mieux les droits.
210. Rome devint l'arbitre, et non l'effroi des Rois.
Sous l'orgueil imposant du triple diadème
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
215. Sixte alors était Roi de l'église et de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austere et redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices;
220. Il sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

- Sous le puissant abri de son bras despotique,
An fond du Vatican regnait la Politique,
225. Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction.
Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
230. Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
235. Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

- A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;
Avec un ris malin la flatte, la caresse;
240. Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse;
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,

- Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes loix, les loix de son église.
245. Je parlais, et soudain les Rois humiliés,
Du trône en fremissant descendaient à mes pieds;
Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas:
250. Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux tems n'est plus. Le sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'église, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur;
250. C'est lui, qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
260. Commençons par la France à ravager la terre;
Que le Prince et l'état retombent dans nos fers.
Elle dit, et soudain s'élançe dans les airs.

- Loin du faste de Rome, et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
265. Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
270. Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage;
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
275. Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ses autels adorer la fortune.

- Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour;
Cette fille des cieux fait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
280. Adopter pour son fils ce Héros magnanime;
Elle l'en croyait digne, et ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ses desirs.
Soudain la politique et la discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
285. Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,

Preennent les vêtements respectés des humains,
290. Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

- D'un air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique:
C'est là que s'afflembaient ces sages révévés,
Des vérités du ciel interprètes sacrés,
295. Qui des peuples chrétiens arbitres et modèles;
À leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conservant jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse!
300. Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vue:
De l'avare en secret la voix lui fut vendue;
305. Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité.
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute et le bruit,
310. De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie:
„L'église fait les Rois, les absout, les châtié;
„En nous est cette Eglise, en nous seuls est la loi;
„Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi.
315. „Sermons jadis sacrés nous brisons votre chaine.

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux,
Chacun jure par elle, et signe sous les yeux.

- Soudain elle s'envole, et d'église en église
320. Annonce aux factieux cette grande entreprise;
Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces Spectres austères,
De leur jong rigoureux esclaves volontaires.
325. De la religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
330. Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples:
Allez d'un zèle saint répandre les exemples:
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur Roi.

335. Songez que de Lévi la famille sacrée,
 En ministère saint par Dieu même honoré,
 Mérita cet honneur, en portant à l'autel
 Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
 Que dis-je? où font ces tems, où font ces jours prospères.
340. Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères?
 C'était vous, prêtres saints, qui conduisiez leurs bras;
 Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
 J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore.
 Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

Le monstre au même instant donne à tous le signal:

345. Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
 Il conduit dans Paris leur marche solennelle:
 L'étendard de la croix flottait au milieu d'elle.
 Ils chantent, et lents cris dévots furieux
350. Semblent à leur révolte affocier les cieux.
 On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
 Les imprécations aux prières publiques.
 Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
 Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
355. Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
 Dans les murs de Paris cette infame milice
 Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
 Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,

360. La méprise en secret et tout haut l'autorise;
 Il fait combien le peuple avec soumission
 Confond le fanatisme et la religion;
 Il connaît ce grand art, aux princes nécessaire,
 De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.
365. A ce pieux scandale enfin il applaudit;
 Le sage s'en indigne, et le soldat en rit;
 Mais le peuple excité jusques aux cieux envoie
 Des cris d'emportemens, d'espérance et de joie:
 Et comme à son audace a succédé la peur,
370. La crainte en un moment fait place à la fureur,
 Ainsi l'ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
 Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde a choisi seize séditieux,
 Signales par le crime entre les factieux.

375. Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
 Sur son char tout sanglant ils montent avec elle!
 L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
 Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas;
 Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
380. Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse;

- Et jusques sous le Dais par le peuple portés,
 Mayenne en frémissant les voit à ses côtés;
 Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
 Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
385. Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
 De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
 Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
 S'élève en bouillonnant sur la face des ondes;
 Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
390. Qui changent les cités en de funestes champs,
 Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolissent,
 Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte et de sédition
 Thémis résistait seule à la contagion;

395. La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
 Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance;
 Son temple était sans tache, et la simple équité
 Autrès d'elle en fuyant cherchait la sûreté.

- Il était dans ce temple un sénat vénérable,
 400. Propice à l'innocence, au crime redoutable,
 Qui, des loix de son Prince et l'organe et l'appui,
 Marchait d'un pas égal entre son peuple et lui;
 Dans l'équité des Rois la juste confiance
 Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
405. Le seul bien de l'état fait son ambition,
 Il hait la tyrannie et la rebellion:
 Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
 De la foumiffion distingue l'esclavage,
 Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
410. Connait Rome, l'honneur, et la fait réprimer.
 Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte
 Du temple de Thémis environne la porte:
 Aussi les conduisait; ce vil gladiateur,
 Monté par son audace à ce coupable honneur,
415. Entre, et parle en ces mots à l'anguste assemblée,
 Par qui des citoyens la fortune est réglée:
 „Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
 „Plébéciens, qui pensez être tuteurs des Rois,
 „Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales,
420. „Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénables,
 „Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
 „Obéissez au peuple, écoutez les décrets.
 „Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres.
 „Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
425. Ce peuple fut long-tems par vous-même abusé;
 „Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.
 „Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute.

- „Ces mots de plein-pouvoir qu'on hait et qu'on redoute,
 „Jugez au nom du peuple, et tenez au sénat,
 430. „Non la place du Roi, mais celle de l'état.
 „Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le sénat répondit par un noble silence.

- Tel dans les murs de Rome 'abattus et brûlans,
 Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
 435. Attendaient fièrement, sur leur siège immobiles,
 Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
 Bussi plein de fureur, et non pas sans effroi,
 Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi. . . .
 Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
 440. Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide;
 Il se présente aux Seize, il demande des fers,
 Du front dont il aurait condamné ces pervers.
 On voit auprès de lui les chefs de la justice,
 Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
 445. Victime de la foi qu'on doit aux souverains,
 Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
 Confacrez ces Héros qu'opprima la licence;

- Le vertueux de Thou Molé, Scarron, Bayeul,
 450. Potier, cet homme juste, et vous, jeune Longueil,
 Vous, en qui pour hâter vos belles destinées,
 L'esprit et la vertu devançaient les années;
 Tout le sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
 A travers un vil peuple en triomphe est mené
 455. Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
 Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
 Ainsi ces factieux ont changé tout l'état;
 La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat.
 Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables?
 460. Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?
 Qui sont ces magistrats, que la main d'un bourreau,
 Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau?
 Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
 Briffon, Larcher, Tardif, honorables victimes,
 465. Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas;
 Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas;
 Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire;
 Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,

470. S'applaudit du succès de ses affreux desseins;
 D'un air fier et content sa cruauté tranquille
 Contemple les effets de la guerre civile;
 Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux

Unis contre leur prince, et divisés entr'eux,
 475. Jouets infortunés des fureurs intestines,
 De leur triste patrie avançant les ruines,
 Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
 Et par-tout le débris, le carnage, et les morts.

LA

H E N R I A D E.

CHANT CINQUIEME.

A R G U M E N T.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des enfers le Démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligneurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiment de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles,
 Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
 Et le fer et le feu, volant de toutes parts,
 De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

5. Les Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence
 D'un peuple mutiné la farouche insolence,
 Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
 Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours :
 La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
10. Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces ;
 Mais Rome n'était plus terrible à l'univers :
 Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs ;
 Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
 Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
15. Ses soldats dans la France errans de tous côtés,
 Sans secourir Paris, désolaient nos cités,
 Le perfide attendait que la Ligne épuisée
 Pût offrir à son bras une conquête aisée ;

Et l'appui dangereux de la fausse amitié,
 20. Leur préparait un maître au lieu d'un allié;
 Lorsque d'un furieux la main déterminée
 Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
 Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems,
 25. Pardonnez si ma main retrace à la mémoire
 De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
 L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
 Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'église a de tout tems produit des solitaires,
 30. Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
 Et distingués en tout du reste des mortels,
 Ce consacraient à Dieu par des vœux solennels.
 Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
 Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;

35. Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
 Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
 Les autres à l'état rendus plus nécessaires,
 Ont éclairé l'église, ont monté dans les chaires;
 Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
 40. Répandus dans le siècle, ils en ont pris les moeurs.
 Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
 Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues:
 Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
 Le bien le plus parfait est la source du mal.

45. Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
 Ont vu long-tems leur secte en Espagne établie;
 Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
 Ont passé tout-à-coup dans les palais des Rois.
 Avec non moins de zèle et bien moins de puissance,

50. Cet ordre respecté fleurissait dans la France,
 Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
 Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément dans la retraite avait dès son jeune âge
 Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
 55. Esprit faible, et crédule en sa dévotion,
 Il suivait le torrent de la rébellion.
 Sur ce jeune insensé la discorde fatale
 Répandit le venin de sa bouche infernale.
 Prostré chaque jour aux pieds des saints autels,
 60. Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels:
 On dit que, tout souillé de cendre et de poussière,
 Un jour il prononça cette horrible prière:

Dieu qui venges l'église et punis les tyrans,
 Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans?

65. Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures
Favoriser le meurtre, et bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'est trop nous éprouver;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever:
Détourne loin de nous la mort et la misère;
70. Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colere.
Viens, des cieux enflammés abaïsse la hauteur,
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur:
Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée;
75. Que les chefs, les soldats, les deux Rois expirans
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents;
Et que, sauvés par toi, nos Ligneurs catholiques
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques.

- La Discorde attentive en traversant les airs,
80. Entend ces cris affreux, et les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le FANATISME est son horrible nom:
Enfant dénaturé de la Religion,
85. Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire.

- C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu des mères gémissantes
90. Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephthé le ferment inhumain:
Dans le coeur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
95. France, dans tes forêts il habita long-tems,
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du capitole il criait aux païens,
100. Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'église;
Et dans les coeurs chrétiens inspirant les fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
105. Dans Londres il a formé la secte turbulente,
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solemuels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
110. Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

- Toujours il revêtait dans ses déguisemens
Des ministres des cieus les sacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Four des crimes nouveaux une forme nouvelle,
115. L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise et la taille et les traits.
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître,
Le tyran de l'état, et le Roi de son maître;
Et qui toujours puissant même après son trépas,
120. Traînait encor la France à l'horreur des combats,
D'un casque redoutable il a chargé sa tête:
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête,
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois;
125. Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, et demander vengeance.

- Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
130. La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.
Il entre; et d'une voix majestueuse et fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière;
135. Mais n'aura-t-il de toi pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle, et des vœux impuissans;
Au Dieu que sert la Ligne, il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois pour sauver son pays,
140. N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris,
Si, craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
145. Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.
Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris et Rome, et l'univers et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
150. Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise:
Le meurtre est juste alors, et de ciel l'autorise.
155. Que dis-je? il le commande; il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois,
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France:

- Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés,
 160. Te pouvaient! mais les tems ne font pas arrivés,
 Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute
 Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute,
 Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
 Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.
165. Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
 Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée;
 Dans la main de Clément il met ce don fatal;
 Il fuit, et se replonge au séjour infernal.
- Trop aisément trompé, le jeune solitaire
 170. Des intérêts des cieus se crut dépositaire.
 Il baise avec respect ce funeste présent,
 Il implore à genoux le bras du Tout-puissant,
 Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
 D'un air sanctifié s'apprete au parricide.
175. Combien le coeur de l'homme est soumis à l'erreur!
 Clément goûtait alors un paisible bonheur:
 Il était animé de cette confiance
 Qui dans le coeur des saints affermit l'innocence:
 Sa tranquille fureur marche les yeux baillés;
180. Ses sacrilèges vœux au ciel sont adressés:
 Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
 Et son fer parricide est caché sous sa hairie,
 Il marche; ses amis instruits de son dessein,
 Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
185. Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent.
 Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
 Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
 Dans les fastes de Rome à jamais révéérés;
 Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
190. Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
 C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
 Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
 Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
 Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
195. Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
 Et baïsaient en pleurant les traces de leurs pas.
 Le fanatique aveugle, et le chrétien sincère,
 Ont porté trop souvent le même caractère;
 Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs.
200. Le crime a ses héros, l'erreurs a ses martyrs:
 Du vrai zèle et du faux vains juges que nous sommes,
 Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
 Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer;

205. De ce crime odieux son prudent artifice
 Songe à cueillir le fruit sans en être complice :
 Il laisse avec adresse au plus séditieux
 Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide

210. Aux portes de Paris conduisait le perfide,
 Des Seize en même tems le sacrilège effort
 Sur cet événement interrogeait le fort.
 Jadis de Médocis l'audace curieuse
 Chercha de ces secrets la science odieuse,
 215. Approfondit long-tems cet art furnaturel,
 Si souvent chimérique, et toujours criminel.
 Tout suivit son exemple, et le peuple imbécille,
 Des vices de la cour imitateur servile,
 Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
 220. S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit sous une voûte obscure,
 Le silence a conduit leur assemblée impure.
 A la pâle lueur d'un magique flambeau,
 S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :

225. C'est là que des deux Rois on plaça les images,
 Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
 Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel,
 A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
 Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,
 230. Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;
 Appareil menaçant de leur mystère affreux.
 Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
 Qui, proferits sur la terre, et citoyens du monde,
 Portent de mers en mers leur misère profonde,
 235. Et d'un antique amas de superstitions
 Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
 D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
 Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
 Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
 240. De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;
 Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
 De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image,
 Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
 Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
 245. L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème
 Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même,
 Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers ;
 Et le feu de la foudre, et celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice

250. Qu'a les Dieux infernaux offert la Pythonisse,

- Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
 Le simulacre affreux du prêtre Samuel,
 Ainsi contre Juda du haut de Samarie,
 Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie:
255. Ou tel chez les romains l'inflexible Areius,
 Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus,
 Aux magiques accens que sa bouche prononce,
 Les Seize osent du ciel attendre la réponse;
 A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
260. Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
 Il interrompt pour eux les loix de la nature;
 De ces antres muets sort un triste murmure;
 Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
 Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
265. Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
 Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire;
 Des lauriers couronnaient son front noble et ferein,
 Et le sceptre des Rois éclatait dans sa main.
 L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre;
270. L'autel couvert de feux tombe, et fuit sous la terre;
 Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
 Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
 Annonçaient à Valois la perte inévitable.

175. Dieu du haut de son trône avait compté ses jours.
 Il avait loin de lui retiré son secours;
 Le mort impatiente attendait sa victime,
 Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
 Clément au camp royal a marché sans effroi.
280. Il arrive; il demande à parler à son Roi;
 Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
 Il y vint rétablir les droits du diadème,
 Et révéler au Roi des secrets importants.
 On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems;
285. On craint sous cet habit un funeste mystère.
 Il subit sans alarme un examen sévère;
 Il satisfait à tout avec simplicité;
 Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
 La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.
290. L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
 D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux:
 Il observe à loisir la place de ses coups;
 Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
 Lui dicta cependant sa perfide harangue.
295. Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
 S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois;

- Permettez avant tout, que mon coeur le bénisse
 Des biens que va sur vous répandre sa justice.
 Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
 300. Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
 Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
 Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
 Du fond de sa prison réunit tous les coeurs,
 Rassemble vos sujets, et confond les Ligneurs.
 305. Dieu qui, bravant toujours les puissans et les sages,
 Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
 Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
 Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit,
 J'ai volé vers mon Prince, et vous rends cette lettre,
 310. Qu' à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.

- Valois reçoit la lettre avec embrassement.
 Il bénissait les cieux d'un si prompt changement;
 Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
 Récompenser ton zèle et payer ton service?
 315. En lui disant ces mots, il lui tendait les bras;
 Le montre au même instant tire son coutelas,
 L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
 Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie:
 Mille bras sont levés pour punir l'assassin:
 320. Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;
 Fier de son parricide, et quitte envers la France,
 Il attend à genoux la mort pour récompense:
 De la France et de Rome il croit être l'appui;
 Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
 325. Et demandant à Dieu la palme du martyr,
 Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
 Aveuglement terrible, affreuse illusion!
 Digne à la fois d'horreur et de compassion,
 Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
 330. Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
 Dont la voix répandant un funeste poison,
 D'un faible solitaire égara la raison.

- Déjà Valois touchait à son heure dernière;
 Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière:
 335. Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
 Car leurs desseins divers en secret partagés,
 D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
 Exprimaient des douleurs, ou sincères, ou feintes,
 Quelques-uns que flattait l'espoir du changement,
 340. Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement;
 Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
 Pleuraient au lieu du Roi leur fortune passée.

- Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Heuri, vous répandiez de véritables pleurs.
345. Il fut votre ennemi; mais les coeurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles;
Henri ne se souvint que de son amitié;
En vain son intérêt combattait sa pitié;
Ce Héros vertueux se cachait à lui-même:
350. Que la mort de son Roi lui donne un diadème.

- Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort,
Et touchant de sa main ses mains victorieuses;
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses,
355. L'univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, réglez, et vengez-moi!
Je meurs, et je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écuil couvert de mes naufrages;
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû;
360. Jouissez de ce bien par vos mains défendu:
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puissez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte et son autel!
365. Adieu, réglez heureux; qu'un plus puissant genie,
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la ligue, et vous voyez ces coups:
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
370. Juste ciel! épargnez une vertu si rare.
Permettez!..... A ces mots l'impitoyable mort
Vient fondre sur sa tête et termine son sort.

- Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie;
375. De cent cris de victoire ils remplissent les airs:
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes:
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un Héros sans appui,
380. Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
A l'église en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican si craints, si dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puissant qu'eux?
385. Déjà quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin:
Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidèle,

390. Pour la cause des Rois redouble encor son zèle.
 Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
 Que long-tems la victoire a conduit sur ses pas,
 De la France incertaine ont reconnu le maître;
 Tout le camp réuni le croit digne de l'être.
395. Ces braves chevaliers, les Givris, les Daumonts,
 Les grands Montmorencis, les Saneis, les Crillos,
 Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre:
 Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre,
 Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
400. C'est honneur qui leur parle, ils marchent à sa voix.
 Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage
 Des Héros de mon sang me rendra l'héritage;
 Les Pairs, et l'huile sainte, et le sacre des Rois,
 Font les Pompes du trône, et ne font pas mes droits.
405. C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
 Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.
 Le champ de la victoire est le temple où vos mains
 Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
 C'est ainsi qu'il s'explique; et bientôt il s'apprête
410. A mériter son trône en marchant à leur tête.

L A

H E N R I A D E.

CHANT SIXIEME.

A R G U M E N T.

Après la mort de Henri III. les états de la Ligue s'assembloient dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils font occupés des leurs délibérations, Henri IV. livre un assaut à la ville; l'assemblée des états se sépare: ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts: description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.

C'est un usage antique et sacré parmi nous,
 Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
 Et que du sang des Rois si chers à la patrie,
 Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,

5. Le peuple au même instant entre en ses premiers droits,
Il peut choisir un maître, il peut changer les loix,
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets,
10. Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

- La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître, et de changer l'état.
15. Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
20. Et qu'enfin quel qu'il soit, le Français veut un maître.

- Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
25. Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ses seigneurs,
30. De nos antiques Pairs augustes successeurs,
Qui près des Rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encore l'apparence.
Là de nos parlemens les sages députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.
35. On n'y vit point des lys appareil ordinaire:
Le Louvre est étouffé de la pompe étrangère.
Là le légat de Rome est d'un siège honoré;
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:
40. „Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
„Osent tout entreprendre et ne rien épargner,
„Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

- On s'assemble, et déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales,
45. Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, et devant lui déclare
Qu'il est tems que les Lys rampent sous la Thière;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
50. Ce monument affreux du pouvoir monacal,

- Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
 Qui venge les autels, et qui les déshonore,
 Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
 Égorge les mortels avec un fer sacré;
 55. Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
 Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
 Que des prêtres menteurs, encore plus inhumains.
 Se vantaient d'appaier par le sang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Hébie,
 60-A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre la patrie.

- Mais un parti puissant d'une commune voix,
 Plaçait déjà Mayenne au trône de nos Rois.
 Ce rang manquait encor à la vaste puissance;
 Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
 65. Dévorait en secret, dans le fond de son coeur,
 De ce grand nom de Roi, le dangereux honneur.

- Soudain Potier se lève, et demande audience;
 La rigide vertu faisait son éloquence.
 Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
 70. Potier fut toujours juste, et pourtant respecté.
 Souvent on l'avait vu, par sa mâle confiance,
 De leurs emportemens réprimer la licence,
 Et conservant sur eux la vieille autorité,
 Leur montrer la justice avec impunité.
 75. Il élève la voix, on murmure, on s'empresse,
 On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse.
 Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
 Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
 On n'entend que le bruit de la proue écumaute,
 80. Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
 Tel paraissait Potier dictant ses justes loix,
 Et la confusion se taisait à sa voix.

- „Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême
 „Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
 85. „Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
 „Et je le choisirais si je pouvais choisir.
 „Mais nous avons nos loix, et ce Héros indigne,
 „S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne.

- Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
 90. Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
 Potier le voit entrer sans changer de visage:
 „Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
 „Je vous estime assez pour oser contre vous,
 „Vous adresser ma voix pour la France et pour nous,

95. „En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
 „La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
 „Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
 „Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.
 „Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre;
 100. „Le sang d'un Souverain doit suffire à la cendre;
 „S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
 „Changez avec l'état que le ciel a changé:
 „Périssè avec Valois votre juste colère;
 „Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
 105. „Le ciel, ce juste ciel, qui vous hérit tous deux,
 „Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
 „Mais j'entends le murmure, et la clameur publique.
 „J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique:
 „Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
 110. „Qui le fer à la main, . . . Malheureux, arrêtez:
 „Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
 „Peut à l'Point du Seigneur arracher votre hommage?
 „Le fils de Saint Louis, parjure à ses sermens,
 „Vient-il de nos autels briser les fondemens?
 115. „Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire:
 „Il aime, il suit les loix dont vous bravez l'empire.
 „Il fait dans toute secte honorer les vertus,
 „Respecter votre culte, et même vos abus.
 „Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes.
 120. „Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
 „Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner:
 „Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
 „Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être?
 „Quel droit vous a rendus juges de votre maître?
 125. „Infidèles pasteurs, indignes citoyens!
 „Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
 „Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
 „Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre,
 „Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
 130. „Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux!
 „Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point
 „d'autres.
 „Ils mouraient pour leurs Rois, vous massacrez les
 „vôtres.
 „Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
 „S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.
 135. A ce hardi discours aucun n'osait répondre;
 Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre:
 Ils repoussaient en vain, de leur coeur irrité,
 Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité,
 Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées,

140. Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élançées,
Font partout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus.

Les nuages épais que formait la poussière,
Du soleil dans le champs dérobaient la lumière.

145. Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des autres du Nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents, et suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
150. Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui lassé du repos, et de sang affamée,
Faisait entendre au loin les formidables cris,
Remplissait la campagne et marchait vers Paris.

155. Bourbon n'employait point ces momens salutaires
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées,
160. De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
Par qui malgré l'injure et des tems et du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
165. Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare:
Mayenne au même instant court au haut des remparts,

170. Le soldat rassemblé vole à ses étendards:
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.

Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.

175. Cent forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte,
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immense cité superbes avenues,
180. Où nos palais dorés se pendent dans les nues,
Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.

- Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
 185. Le fer avec le feu vole de toutes parts,
 Des mains des assiégeans et du haut des remparts.
 Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
 S'écroient sous les traits de ces brûlans orages:
 On voit les bataillons rompus et renversés,
 190. Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
 Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
 Et chacun des partis combat avec la foudre.

- Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
 Les malheureux mortels avançaient leur trépas,
 195. Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
 Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
 De leurs cruels enfans l'effort industriel
 A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
 On entendait gronder ces bombes effroyables,
 200. Des troubles de la Flandre enfans obominables.
 Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
 Vole avec la prison qui le tient renfermé:
 Il la brise, et la mort en sort avec furie.

- Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,
 205. Dans des antres profonds on a su renfermer
 Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
 Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
 Le soldat valeureux se fie à son courage,
 On voit en un instant des abîmes ouverts,
 210. Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
 Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
 Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
 Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir;
 C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
 215. Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
 L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes:
 Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
 Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
 Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
 220. S'avance d'un pas grave, et non moins injépide;
 Incapable à la fois de crainte et de fureur,
 Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
 D'un oeil ferme et stoïque, il regarde la guerre
 Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
 225. Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
 Condamne les combats, plaint son maître et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
 Qu'un glâcis teint de sang rendait inaccessible.
 C'est là que le danger ranime leurs efforts;

230. Ils comblent les fossés de fascines, de morts:
 Sur ces morts entassés, ils marchent, ils s'avancent,
 D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
 Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier.
 Henri vole à leur tête, et monte le premier.
235. Il monte: il a déjà, de ses mains triomphantes,
 Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
 Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi:
 Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur Roi.
 Ils cédaient: mais Mayenne à l'instant les ranime,
240. Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
 Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
 Ce Roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
 Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
245. Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
 Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
 Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
 Un farouche silence, enfant de la fureur,

250. A ces bruyans éclats succède avec horreur.
 D'un bras déterminé, d'un oeil brûlant de rage,
 Parmi les ennemis chacun s'ouvre un passage,
 On fait, on reprend, par un contraire effort,
 Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
255. Dans ses fatales mains la victoire incertaine
 Tient encore près des lys l'étendard de Lorraine.
 Les assiégeans surpris, sont par tout renversés,
 Cent fois victorieux, et cent fois terrassés;
 Pareils à l'Océan poussé par les orages,
260. Qui couvre à chaque instant, et qui suit ses rivages.

Jamais le Roi, jamais son illustre rival,
 N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal:
 Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
 Maître de son esprit, maître de son courage,

265. Dispose, ordonne, agit, voit tout en même tems,
 Et conduit d'un coup d'oeil ces affreux mouvemens.

- Cependant des Anglais la formidable élite,
 Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
 Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
270. Et semblait s'étonner de servir sous nos Rois.
 Ils viennent soutenir l'honneur et leur patrie,
 Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
 Sur ces mêmes remparts, et dans ces mêmes lieux,
 Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
275. Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;

Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
280. Avançaient, combattaient, frappaient, mourraient en-semble.

- Anges, qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prites-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieus la balance éternelle?
285. Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,
Assiegeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
290. Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées.
Menacer des vallons les nymphes confonduës;
Les dignes qu'on oppose à ces flots orageux,
Soutiennent quelque tems son choc impétueux:
295. Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, et l'épouvante;
Déracine en poussant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieus;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
300. Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes:
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
305. Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonné enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
310. Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point, son vol impetueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant les yeux.
315. Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte:
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
320. Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,

- Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Étalaien sur son front des beautés immortelles;
325. Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur:
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois, tes aïeux, l'immortel héritage.
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
330. Egorger tes sujets, et régner sur des morts.
Arrête A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son coeur,
335. Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde:
O fatal habitant de l'invisible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
Je suis cet heureux Roi que la France révère,
340. Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père:
Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis dont ton coeur a négligé la foi;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même;
345. Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de la clémence et non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie,
Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie.
La paix a dans son coeur étouffé son courroux:
350. Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
355. Du faite cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligneurs armés, tout un peuple innombrable,
Étrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le Roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
360. Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un oeil triste et tranquille:
Français, s'écria-t-il, et toi fatale ville,
365. Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainsi que l'astre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brillante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,

370. Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous;
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le coeur plein du saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta les justes loix.
375. Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon detestable,
Qu'une prison d'état, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faite du pouvoir
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
380. Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour.
Bientôt de l'occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter les voiles sombres,
385. Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vu l'oeil du jour.

L A

H E N R I A D E.

C H A N T S E P T I E M E.

A R G U M E N T.

SAINTE LOUIS transporte Henri IV. en esprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des destins, la postérité, et les grands-hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa le clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
5. Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance;
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,

10. Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure:
L'autre anime nos coeurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie;
15. Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable, et pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle;
Approchez vers mon fils, venez couple fidèle,
Le sommeil l'entendit de ses autres secrets:

20. Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence;
Les songes fortunés, enfans de l'espérance,
Voltigent vers le prince, et couvrent ce Héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.
25. Louis en ce moment prenant son diadème,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même:
Regne, dit-il, triomphe, et fois en tout mon fils:
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis!
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire;
30. Des présens de Louis le moindre est son empire.
C'est peu d'être un Héros, un conquérant, un Roi,
Si le ciel ne l'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,
35. Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour l'instruire,
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins:
Vole au sein de Dieu même, et remplis tes destins.

L'un et l'autre à ces mots dans un char de lumière,
Des cieus en un moment traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs,
Courir d'un pôle à l'autre, et diviser les airs:

45. Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui déroband aux yeux le maître d'Elisée,
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

- Dans le centre éclatant de ces orbés immenses,
50. Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,

55. Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse;
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
60. Se prétextent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, et loin dans cet espace,
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
65. Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'est là que le Héros suit son céleste guide;
C'est là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent les corps et peuplent l'univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
70. De leur prison grossière à jamais dégagées,

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert et qu'on ignore:
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
75. Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

- La mort auprès de lui, fille affreuse du tems,
80. De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encore aveugles sectateurs;
85. Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiègent de glaçons les mers hyperborées.
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreux invincible innombrables sujets,
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
90. A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le Bonze avec des yeux sombres et pénitens,
Y vient vanter en vain les vœux et ses tourmens,

Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
95. Dieu qui voit à la fois, entend, et connaît tout,
D'un coup d'oeil les punit, d'un coup d'oeil les absout,
Henri n'approcha point vers le trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous les arrêts éternels,

100. Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
 „Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
 „Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
 „Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
 „Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
 105. „Pourrait-il les juger tel qu'un injuste maître,
 „Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?
 „Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
 „Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous.
 „Il grave en tous les coeurs la loi de la nature,
 110. „Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
 „Sur cette loi, sans doute, il juge les païens;
 „Et si leur coeur fut juste, ils ont été chrétiens.

Tandis que du Héros la raison confondue,
 Portait sur ce mystère une indiscrete vue.

115. Aux pieds du trône même une voix s'entendit:
 Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit;
 Ses accens ressembloient à ceux de ce tonnerre,
 Quand du mont Sinai Dieu parlait à la terre.
 Le choeur des immortels se tut pour l'écouter;
 120. Et chaque astre en son cours alla le répéter.
 A ta faible raison garde-toi de te rendre;
 Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le com-
 prendre.
 Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton
 coeur;
 Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur,
 125. Mais il punit aussi toute erreur volontaire;
 Mortel, ouvre les yeux quand son soleil s'é-
 claire.

Henri dans ce moment d'un vol précipité
 Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
 Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,

130. De l'antique Chaos abominable image,
 Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
 Chefs-d'oeuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
 Sur cette terre horrible et des Anges haïe,
 Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
 135. La mort, l'affreuse mort, et la confusion
 Y semblent établir leur domination.
 Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
 Quels torrens de fumée! et quels feux effroyables!
 Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
 140. Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!
 O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme,
 Creusé par la justice, habité par le crime.
 Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
 Ils marchent aussi-tôt aux portes des enfers.

- Là git la sombre Envie, à l'oeil timide et touche,
 145. Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans:
 Triste amante des morts, elle hait les vivans.
 Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire,
 Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire,
 150. La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
 Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus.
 L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
 De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
 La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
 155. (Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son coeur;)
 Le faux Zèle étalant ses barbares maximes,
 Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

- Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
 A paraissent consternés;
 160. Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
 N'approcha de son ame à la vertu nourrie:
 Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
 Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

- Le Héros au milieu de ces esprits immondes,
 165. S'avancait à pas lents sous ces voûtes profondes.
 Louis guidait ses pas: Ciel! qu'est-ce que je vois?
 L'assassin de Valois! Ce monstre devant moi!
 Mon père; il tient encor ce couteau parricide,
 Dont le conseil des Seize arma sa main perfide:
 170. Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
 Osent de son portrait fouiller les saints autels:
 Que la Ligue l'invoque, et que Rome le loue,
 Ici dans les tourmens l'enfer les défavoue.

- Mon fils, reprit Louis, de plus sévères loix
 175. Pour suivent en ces lieux les princes et les Rois
 Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie:
 Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
 Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
 Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont permis.
 180. La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
 Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
 De qui la complaisance avec dextérité,
 A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
 La vérité terrible ici fait leurs supplices:
 185. Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
 Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérans,
 Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans;
 Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
 La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.

190. Apurès d'eux font couchés tous ces Rois fainéans,
 Sur un trône avili fantômes impuissans.
 Henri voit près des Rois leurs insolens ministres:
 Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
 Qui des moeurs et des loix avares corrupteurs,
195. De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs,
 Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
 L'ineffimable prix des vertus de nos pères.
 Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres coeurs,
 Qui livrés aux plaisirs, et couchés sur les fleurs,
200. Sans fiel et sans fierté ouliez dans la parelle
 Vos inutiles jours filés par la mollesse?
 Avec les scélérats seriez-vous confondus,
 Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus;
 Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
205. Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
 Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
 Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs.
 La race des humains foit en foule engloutie,
 Si les jours passagers d'une si triste vie
210. D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
 Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
 Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
 Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
 A l'homme, hélas! trop libre, avait daigné ravir
215. Le pouvoir malheureux de lui désobéir!

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
 Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
 Se plaîse à déchirer l'ouvrage de ses mains:

220. Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses:
 Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
 Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans,
 Mais ici c'est un père, il punit ses enfans;
 Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
225. Il ne fait point punir des momens de faiblesse,
 Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
 Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
 Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.

230. Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
 C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
 Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
 Sent couler dans son ame une joie inconnue;
 Les soins, les passions n'y troublent point les coeurs.
235. La volupté tranquille y répand ses douceurs,
 Amour, en ces climats tout ressent ton empire:

- Ce n'est point cet amour que la moleste inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieus sur la terre ignoré.
240. De lui seul à jamais tous les coeurs le remplissent;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges;
245. Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais sages;
Là sur un trône d'or, Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieus sur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverfaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
250. Le sage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent, il régna sur les coeurs;
255. Et des yeux de son peuple il effuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
Ne fouilla point ses mains de rapine et de sang.
260. O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, sous un autre Louis.

Plus loin sont ces guerriers prodignes de leur vie,
265. Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie;
La Trimaille Clisson, Montmorency, de Foix,
Gueselin, le destructeur et le vengeur des Rois,
Le vertueux Bayard, et vous, brave Amazone,
La honte des Anglais, et le soutien du trône.

270. Ces Heros, dit Louis, que tu vois dans les cieus,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux:
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère;
Mais enfans de l'église ils ont chéri leur mère:
Leur coeur simple et docile aimait la vérité:
275. Leur culte était le mien, pourquoi l'as-tu quitté?

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des Destins devant lui le présente:
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards

280. Le Tems, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible;

- Et de là sur la terre il verse à pleines mains
 Et les biens et les maux, destinés aux humains.
 Sur un autel de fer un livre inexplicable
 Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
 La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
 Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
 On voit la liberté, cette esclave si fière,
 Par d'invisibles noeuds en ces lieux prisonnière:
 290. Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
 Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser;
 A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
 Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
 295. Et souvent aux destins pense donner des loix.

- Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
 Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
 C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
 Doit partir, doit brûler, doit embraser ton coeur.
 300. Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
 Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
 Mais qu'ils sont encor loïn ces tems, ces heureux tems.
 Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
 Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
 305. Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
 Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
 Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi,

- Mais dans ces vastes lieux quelle foule l'empresse?
 Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse,
 310. Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
 Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
 Des siècles à venir ces vivantes images,
 Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
 Tous les jours des humains comptés avant les tems,
 315. Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
 Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
 L'abaissement des uns, des autres la puissance
 Les divers changemens attachés à leur sort,
 Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.
 320. Approchons-nous, le ciel te permet de connaître
 Les Rois et les Héros qui de toi doivent naître,
 Le premier qui paraît c'est ton auguste fils;
 Il soutiendra long-tems la gloire de nos lys,
 Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère,
 325. Mais il n'égalera ni son fils ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lys,
 Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis:

- Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine,
330. Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
Il les prend pour des Rois. . . Vous ne vous trompez pas;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
335. Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami:
340. L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
De princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
345. Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
350. Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger:
Semblable à ce Hébreu confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.
- Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
355. Est aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais Roi dans la France.
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé.
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
360. Je le vois éprouvant ces fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses:
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
365. De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts:
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée, et le marbre respire.
370. Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux;
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière,
L'Erreur présomptueuse à leur aspect l'enfuit,
375. Et vers la Vérité le doute les conduit.

- Et toi, fille du ciel, toi puissance Harmonie,
 Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
 J'entens de tous côtés ton langage enchanteur,
 Et tes sons souverains de l'oreille et du coeur.
380. Français, vous savez vaincre, et chanter vos conquêtes:
 Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
 Un peuple de Héros va naître en ces climats;
 Je vois tous les Bourbon voler dans les combats.
 A travers mille feux je vois Condé paraître;
385. Tour-à-tour la terreur et l'appui de son maître;
 Turenne de Condé le généreux rival,
 Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
 Catinat réunit, par un rare assemblage,
 Les talens du guerrier et les vertus du sage.
390. Vauban sur un rempart, un compas à la main,
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
 Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
- Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
 395. Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
 Arbitre de la paix que la victoire amène,
 Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.
 Quel est ce jeune prince, en qui la majesté
 Sur son visage aimable éclate sans ferteté?
400. D'un oeil d'indifférence il regarde le trône.
 Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne;
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
 Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
 O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
405. Les ciens le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu! ne faites-vous que mourir aux humains
 Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
 Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse?
 La France sous son règne eût été trop heureuse;
410. Il eût entretenu l'abondance et la paix;
 Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
 O combien les Français vont répandre de larmes,
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
415. Et l'époux et la femme, et la mère et le fils!
- Un faible rejetton fort entre-les ruines
 De cet arbre fécond coupé dans les racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau,
 Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
420. De l'état ébranlé douce et frêle espérance.
 O-toi, prudent, Fleury, veille sur son enfance,
 Conduis les premiers pas, cultive sous tes yeux

- Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître:
 425. Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître;
 Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
 Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
 France, reprends sous lui ta majesté première;
 Perce la triste nuit, qui couvrait ta lumière;
 430. Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
 De leurs utiles mains viennent te couronner.
 L'océan te demande en ses grottes profondes,
 Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes?
 Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
 435. Le commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
 Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire.
 Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire;
 Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

- Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
 440. Un Héros, que de loin poursuit la Calomnie,
 Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
 Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
 Remuant l'univers du sein des voluptés.
 Par des ressorts nouveaux la politique habile
 445. Tient l'Europe en suspens, divisée, et tranquille.
 Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
 Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
 Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître:
 Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.
450. Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
 L'étendard de la France apparut dans les airs;
 Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
 De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
 O mon père! quel est ce spectacle nouveau?
 455. Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
 Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
 L'Espagne a nos genoux vient demander des Rois:
 C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
460. Philippe A cet objet Henri demeure en proie
 A la douce surprise, aux transports de la joie.
 Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
 Craignez encor, craignez ce grand événement,
 Oni, du sein de Paris, Madrid reçoit un maître:
 465. Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
 O-Rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
 France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis!
 Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
 Allumer les flambeaux des discordes publique?

470. Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
 Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
 Du temple des destins les portes se fermèrent,
 Et les voûtes des cieus devant lui s'éclipfèrent.

L'Aurore cependant, au visage vermeil,
 475. Ouvrait dans l'Orient le palais du soleil:
 La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres:
 Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
 Le prince en s'éveillant sent au fond de son coeur
 Une force nouvelle, une divine ardeur:
 480. Ses regards inspiraient le respect et la crainte;
 Dieu remplissait son front de sa Majesté sainte.
 Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
 Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
 Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière,
 485. Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

LA

H E N R I A D E .

C H A N T H U I T I E M E .

A R G U M E N T .

Le comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne et des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le Grand.

Des états dans Paris la confuse assemblée
 Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
 Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
 Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi,
 5. Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
 Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
 Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
 Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

- Ce lieutenant sans chef, ce Roi sans diadème,
 10. Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
 Un peuple obéissant dont il se dit l'appui,
 Lui promet de combattre, et de mourir pour lui.
 Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
 Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de la querelle:
 15. Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
 Et l'inconstant Joyeuse, et Saint-Paul, et Brissac:
 Ils viennent: la fierté, la vengeance, la rage,
 Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
 Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
 20. Affaiblis par leur sang versé dans les combats:
 Mais ces mêmes combats, leur sang et leurs blessures,
 Les excitaient encor à venger leurs injures.
 Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
 Tous le fer dans les mains, jurent de le venger.
 25. Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
 Des enfans de la terre on peint la troupe impie.
 Entassant des rochers, et menaçant les ciens,
 Tyre du fol espoir de détrôner les Dieux.

- La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
 30. Sur un char lumineux se présente à leur vue:
 Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir,
 C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
 D'aumale le premier se lève à ces paroles;
 Il court, il voit de loin les lances Espagnolas:
 35. Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
 Demandé si long-tems, et différé toujours:
 Amis, en su l'Autriche a secouru la France.
 Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
 Le secours paraissait vers ces lieux révéérés,
 40. Q'aux tombes de nos Rois la mort a consacré.
 Ce formidable amas d'armes étincelantes,
 Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
 Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
 Défaient dans les champs les rayons du soleil.
 45. Tout le peuple au devant court en foule avec joie;
 Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie:
 C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,
 Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
 Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie:
 50. Son père, qu'avengla l'amour de la patrie,
 Mourut sur l'échaffaud, pour soutenir les droits
 Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
 Le fils, courtisan lâche, et guerrier téméraire,
 Baïsa long-tems la main qui fit périr son père,
 55. Servit par politique aux maux de son pays,
 Persécuta Bruxelles, et secourut Paris.

- Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au secours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
60. Rapporter à son tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'état!
65. Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avait long-tems respecté les trésors
Dont Flore et les Zéphyr embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
70. Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles;
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité.
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et ces armes.
75. Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux,
La désolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
80. Emportent leurs enfans, gemissans dans leurs bras.

- Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
Peuples, sa main sur vous répandra les bienfaits:
85. Il veut finir vos maux. il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fongueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
90. Appelle les dangers, et respire la guerre.

- On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers.
D'Aumont, qui sous cinq Rois avait porté les armes;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes;
95. Et son fils, jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis... mais alors il était vertueux.
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, et que la Ligue estime;
Turenne, qui depuis, de la jeune Bouillon
100. Mérita dans Sedan la puissance et le nom;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élévée.
Esses avec éclat paraît au milieu d'eux,

- Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux,
 105. A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
 Paraît l'enorgueillir de sa tige étrangère.
 Son casque étincelait des feux les plus brillans,
 Qu'étaient à l'envi l'or et les diamans,
 Dons chers et précieux, dont sa fière maîtresse
 110. Honora son courage: ou plutôt sa tendresse.
 Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
 L'amour de votre Reine, et le soutien des Rois.
 Plus loin sont la Trimouille, et Clermont, et Feuquières,
 Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières;
 115. D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
 Tous ces Héros en foule attendaient le signal,
 Et rangés près du Roi lisaient sur son visage
 D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

- Mayeune en ce momant, inquiet, abattu,
 120. Dans son coeur étonné cherche en vain sa vertu:
 Soit que de son parti connoissant l'injustice,
 Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
 Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,
 Avant-coureurs certains des grands événemens:
 125. Ce Héros cependant, maître de sa faiblesse,
 Déguilait ses chagrins sous sa fausse allégresse,
 Il l'excite, il l'empresse, il inspire aux soldats
 Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

- D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
 130. Que dans un jeune coeur fait naître l'imprudence,
 Impatient déjà d'exercer sa valeur,
 De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
 Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
 Au bruit de la trompette animant son courage,
 135. Dans les champs de la Thrace un courfier orgueilleux,
 Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
 Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
 Tel paraissait Egmont: une noble fureur
 140. Eclate dans ses yeux, et brûle dans son coeur.
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire:
 Il croit que son destin commande à la victoire:
 Hélas, il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

145. Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
 Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence:
 „Vous êtes nés Français, et je suis votre Roi,
 „Voilà nos ennemis, marchez et suivez-moi;
 „Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,

150. „Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête,
 „Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur,
 A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur.
 Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées
 Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

155. Sur les pas des deux chefs alors en même tems
 On voit des deux partis voler les combattans.

Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
 Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
 Soudain les flots émus de deux profondes mers,

160. D'un choc impétueux l'élancent dans les airs;
 La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
 Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
 Déjà de tous côtés porte un double trépas.

165. Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
 Dans Bayonne inventa le Démon de la guerre,
 Rassemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
 Ce qu'ont de plus terrible et la flamme, et le fer.
 On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,

170. Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
 La honte de céder, l'ardente soif du sang,
 Le desespoir, la mort, passent de rang en rang.
 L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
 Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.

175. La nature en frémit, et ce rivage affreux
 S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
 De bataillons sanglans, de troupes renversées,
 Henri pousse, s'avance et se fait un chemin.

180. Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein.
 Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie:
 Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
 De la terre et des cieux les moteurs éternels
 Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;

185. Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
 Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
 Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
 D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
 Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,

190. De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
 Qui changent le combat, qui fixent le dessein;
 Aux chefs des légions il les porte soudain;
 L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
 Règle au son de sa voix sa rage obéissante.

195. On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;

- Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
 Mornay revole au prince, il le fuit, il l'escorte;
 Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
 Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
200. De se fouiller du sang des malheureux humains.
 De son Roi seulement son ame est occupée:
 Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
 Et son rare courage, ennemi des combats,
 Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
205. De Turenne déjà la valeur indomptée,
 Reponssait de Nemours la troupe épouvanée.
 D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats;
 Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
210. Reprend malgré son âge une force nouvelle.
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans,
 C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
 Qui dans cette journée illustre et meurtrière,
 Commencait des combats la fatale carrière;
215. D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
 Favori des amours, il sortait de leurs bras;
 Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
 Avide de la gloire, il volait aux alarmes,
 Ce jour sa jeune épouse en accusant le ciel,
220. En détestant la Ligue, et ce combat mortel,
 Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
 Attacha tristement sa cuirasse pesante,
 Et couvrit en pleurant d'un casque précieux,
 Ce front si plein de grace, et si cher à ses yeux.
225. Il marche vers d'Ailly dans la fureur guerrière,
 Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
 A travers les blessés, les morts et les mourans;
 De leurs courriers fougueux tous deux pressent les flancs,
 Tous deux fur l'herbe unie, et de sang colorée,
230. S'élançant loin des rangs d'une course assurée.
 Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
 D'un choc épouvanable ils se frappent soudain.
 La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
 Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
235. Qui portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
 Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents;
 De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
 La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
 Mais loin de leurs courriers, par un subit effort,
240. Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
 Déjà brille en leurs mains le fatal cimetre.
 La Discorde accourut; le Démon de la guerre,

- La Mort pâle et sanglante étaient à ses côtés:
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
245. Mais un destin funeste enflamme leur courage,
Dans le coeur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Le fer qui les couvrait, brille et vole en éclats.
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
250. Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups et repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
255. Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage; ô désespoir! ô cris!
260. Il le voit, il l'embrasse: hélas, c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur,
265. Il déteste à jamais sa coupable victoire:
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va chercher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendit le jour au monde,
270. Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
275. Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts.
Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue;
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
280. Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
285. Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exempt le lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
290. Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

- Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés?
 Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
 C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage
 Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
295. D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
 Arrêtez, revenez..... lâches, où courez-vous?
 Vous fuir! vous compagnons de Mayenne et de Guise!
 Vous qui devez venger Paris, Rome et l'Église!
 Suivez-moi, rapellez votre antique vertu,
300. Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.
 Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
 Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
 Il rassemble avec eux ces bataillons épars.
 Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
305. La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
 Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
 Le cours précipité de ce fougueux torrent,
 Il voit à ses côtés Parabère expirant:
 Dans la foule des morts il voit tomber Fenquière;
310. Nefle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière;
 Percé de coups lui-même il est près de périr....
 C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir.
 Un trépas si fameux, une chute si belle,
 Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
315. Le généreux Bourbon fut bientôt la denger,
 Où Biron trop ardent venait de l'engager.
 Il l'aimait, non en Roi, non en maître sévère,
 Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
 Et de qui le coeur dur et l'inflexible orgueil
320. Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'oeil.
 Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
 Amitié! don du ciel, plaisir des grandes ames;
 Amitié! que les Rois, ces illustres ingrats,
 Sont assez malheureux pour ne connaître pas!
325. Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
 Rend son bras plus puissant et son vol plus rapide.
 Biron qu'environnaient les ombres de la mort,
 A l'aspect de son Roi fait un dernier effort;
 Il rappelle à sa voix les restes de sa vie;
330. Sous les coups de Bourbon, tout l'écarte, tout plie:
 Ton Roi, jeune Biron, l'arrache à ces soldats,
 Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
 Tu vis; songe du-moins à lui rester fidelle.
- Un bruit affreux l'entend. La Discorde cruelle
335. Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
 D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
 Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale

- Fait retentir au loin sa trompette infernale.
 Par ses sons trop connus d'Aumale est excité,
 540. Aussi prompt que le trait dans les airs emporté.
 Il cherchait le Héros, sur lui seul il s'élançe;
 Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
 Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
 Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
 545. Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
 Pressant un sanglier, en raniment la rage,
 Ignorant le danger, aveugles, furieux.
 Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
 Les antres, les rochers, les monts en retentissent;
 350. Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
 Il est seul contre tous, abandonné du sort,
 Accablé par le nombre, entouré de la mort.
 Louis du haut des cieus, dans ce danger terrible,
 Donne au Héros qu'il aime une force invincible;
 555. Il est comme un rocher, qui menaçant les airs,
 Rompt la course des vents et repouille les mers.
 Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
 Dont l'Eucre en ce moment vit couvrir son rivage?
 O vous, mânes sanglans du plus veillant des Rois,
 360. Eclairez mon esprit, et parlez par ma voix.
 Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle;
 Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
 L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
 Quand le fougueux Egmont l'offrit à son courroux.
365. Long-tems cet étranger trompé par son courage,
 Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage:
 Dût sa témérité le conduire au cercueil,
 L'honneur de le combattre irritait son orgueil,
 Viens, Bourbon criait-il, viens augmenter ta gloire;
 370. Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
 Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
 Messager des destins, fend les pleines de l'air.
 L'Arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
 Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
 475. D'Egmont croit que les cieus lui doivent leur appui,
 Qu'ils défendent sa cause et combattent pour lui;
 Que la nature entière attentive à sa gloire,
 Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire,
 D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;
 380. Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
 Le Roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
 Ainsi que le danger son audace redouble;
 Son grand coeur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
 Trouvé ces ennemis dignes de sa valeur.
 385. Loin de le retarder, la blessure l'irrite,

- Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
 D'Egmont d'un coup plus sûr et renversé soudain;
 Le fer étincelant se plonge dans son sein,
 Sous leurs pieds teintes de sang les chevaux le foulèrent,
 390. Des ombres du trépas ses yeux l'enveloppèrent,
 Et son ame en courroux l'envola chez les morts.
 Où l'aspect de son père excita ses remords.
 Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
 Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
 395. Pour la première fois vous connûtes la peur.

- L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
 S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
 Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
 Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
 400. L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
 Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
 Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
 Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
 Fléchissent les genoux, et demandent des fers.
 405. D'autres d'un pas rapide évitant la poursuite,
 Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
 Dans les profondes eaux vont se précipiter,
 Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
 Les flots couverts de morts interrompent leur course,
 410. Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

- Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
 Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi;
 Voit d'un oeil assuré sa fortune cruelle.
 Et tombant sous les coups, songe à triompher d'elle.
 415. D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
 Accusait les Flamands, la fortune et les cieux.
 Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
 Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine,
 Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
 420. Vivez pour réparer la perte et son malheur:
 Que vous et Bois Dauphin, dans ce moment funeste,
 Dé nos soldats épars rassemblent ce qui reste.
 Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris;
 De la Ligue en marchant ramassez les débris;
 425. De Coligny vaincu surpassons le courage.
 D'Aumale en l'écoutant pleure et frémit de rage.
 Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter;
 Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
 Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
 430. A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
 Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
 Et paraît menacer même en obéissant.

Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

435. Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieus en ce moment les voûtes l'entr'ouvrirent;
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent,
Louis au milieu deux, du haut du firmament,
440. Vint contempler Henri dans ce fameux moment:
Vint voir comme il faudrait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui d'un oeil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leur coups.
445. Les captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur.
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
450. Oû régnaient à la fois la douceur et l'audace.
Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaîsez un maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
455. Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi:
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en moment ces captifs éperdus,
460. Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs coeurs n'ont plus de haine:
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
Et l'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas,
465. Le généreux vainqueur a cessé le carnage;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
470. Enchaîne la tempête et console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie;
475. Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai comme du faux la prompté messagère,
Qui s'accroit dans sa course, et d'une aile légère,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,

480. Passe d'un pole à l'autre, et remplit l'univers.
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte, ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, et la crédulité,
485. De sa brillante voix trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à Eridan le bruit en fut porté;
Le Vatican superbe en fut épouvanté
Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse;
490. Madrid frémit d'effroi, de honte et de tristesse.
O malheureux Paris, infidèles Ligueurs!
O citoyens trompés, et vous, prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
495. Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits:
Vaincu, mais plein d'espoir, et maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
500. En cachant sa disgrâce, il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle;
Mais malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les coeurs.
505. La Discorde en frémit, et redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point dans ces murs malheureux
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
510. Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
515. C'est son coeur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui.
Elle dit; et soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
520. Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

LA

H E N R I A D E.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

Description du temple de l'Amour: La Discorde implors son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame d'ESTREES, si célèbre sous le nom de LA BELLE GABRIELLE. Mornay l'arrache à son amour, et le Roi retourne à son armée.

- S**UR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les tems
La nature en posa les premiers fondemens:
5. Et l'art ornant depuis la simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là tous les champs voisins peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'ouvrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
10. Et les fruits de Pomone et les présens de Flore:
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y sembla goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
15. De sa main bienfaisante accordait aux humains;
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance.
Les biens du premier âge, hors la seule innocence,
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
20. Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,

25. Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
 Dans son temple à l'envi s'empresse de s'instruire,
 La flatteuse Espérance, au front toujours ferein,
 À l'autel de l'Amour les conduit par la main,
 Près du temple sacré les graces demi-nues,
 30. Accordent à leurs voix leurs danfes ingénues.
 La molle Volupté, sur un lit de gazons,
 Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
 On voit à ses côtés le mystère en silence,
 Le fourire enchanteur, les foins, la complaisance,
 35. Les plaisirs amoureux, et les tendres desirs,
 Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

- De ce temple fameux telle est l'aimable entrée:
 Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
 On porte au sanctuaire un pas audacieux,
 40. Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
 Ce n'est plus des plaisirs là troupe aimable et tendre,
 Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
 Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur,
 45. La sombre Jaloufie, au teint pâle et livide,
 Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide;
 La Haine, et le Courroux, répandant leur venin,
 Marchent devant les pas, un poignard à la main.
 La Malice les voit, et d'un souris perfide
 50. Applaudit en passant à leur troupe homicide.
 Le Repentir les fuit, détestant leurs fureurs,
 Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

- C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
 55. Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
 Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
 Porte en sa faible main les destins de la terre,
 Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
 Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
 60. Anime l'univers, et vit dans tous les coeurs.
 Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
 Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
 Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
 Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
 65. La Discorde soudain, conduite per la Rage,
 Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
 Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
 Le front couvert de sang, et les yeux enflammés:
 Mon frère, lui dit elle, où sont tes traits terribles?
 70. Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles?

- Ah! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai trouble la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
75. Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,
80. Rénir tous les coeurs par moi seul écartés.
Encore une victoire, et mon trône est en poudre,
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, et vaincre et pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
85. C'est à toi d'arrêter ce torrent dans la courbe.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémissé abattu;
Va domter son courage au sein de la vertu.
C'est toi tu t'en souviens, toi dont la main fatale
90. Fit tomber sans efforts Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amoilli dans tes fers.
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuyant devant Auguste, et te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du Monde?
95. Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre la tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien.
100. Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien.

- Ainsi parlait ce monstre, et la voûte tremblante
Répétait les accents de sa voix effrayante.
L'amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
105. Il s'arme cependant de ses flèches dorées;
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées,
Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs Français sur l'aile des zéphirs.

- Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie,
110. Le faible Simois, et les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant de ces lieux renommée,
La cendre des palais par les mains consumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
115. Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

- Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile
 Où lui-même inspira Théocrite et Virgile;
 Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
 120. De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
 Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
 Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,
 Ayle encor plus doux, lieux où dans ces beaux jours
 Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
 125. Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
 Lui-même en ordonna la superbe structure.
 Par ses adroites mains avec art enlacés.
 Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
 Sur la tombe en passant les plaisirs et les graces
 130. Répandirent les fleurs, qui naissaient sur leurs traces.

- Aux compagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
 Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein.
 Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
 Laisait pour un moment reposer son tonnerre,
 135. Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
 Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
 L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine;
 Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
 Il agite les airs que lui-même a calmés;
 140. Il parle, on voit soudain les élémens armés.
 D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
 Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
 De verser ces torrens suspendus dans les airs,
 Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs.
 145. Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles,
 Dans les cieus obscurs ont déployé leurs ailes;
 La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
 La nature en gémit, et reconnaît l'Amour;

- Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
 150. Le Roi marche incertain, sans escorte et sans guide:
 L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
 Fait briller devant lui ce prodige nouveau,
 Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres,
 Suit cet affreux ennemi, brillant parmi les ombres.
 155. Comme un voit quelquefois les voyageurs troublés,
 Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,
 Ces feux dont la vapeur maligne et passagère,
 Conduit en précipice à l'instant qu'elle éclaire.

- Depuis peu la fortune en ces tristes climats
 160. D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
 Dans le fond du château, tranquille et solitaire,
 Loin du bruit des combats elle attendait son per,

- Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hafards,
 Avait du grand Henri suivi les étendards.
165. D'Estrée était son nom; la main de la nature,
 De ses aimables dons la combla sans mesure.
 Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
 La coupable beauté qui trahit Ménélas;
 Moins touchante et moins belle, en Tarfe on vit paraître
170. Celle qui des Romains avait dompté le maître,
 Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
 L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus,
 Elle entra dans cet âge, hélas! trop redoutable,
 Qui rénd des passions le joug inévitable.
175. Son coeur né pour aimer, mais fier et généreux,
 D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
 Semblable en son printems à la rose nouvelle,
 Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
 Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
180. Et l'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serain.

- L'Amour, qui cependant l'apprete à la surprendre,
 Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre;
 Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois;
 Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
185. On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
 S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne,
 Il glissait dans son coeur, en lui disant ces mots,
 Un désir inconnu de plaire à ce Héros.
 Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
190. L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle;
 Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas?
 Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
 L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
 Paraît aux yeux séduits, l'effet de la nature.
195. L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents.
 Tantôt couvre sa gorge, et ses trésors naissans,
 Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
 Sa modestie encor la rendait plus aimable:
 Non pas cette farouche et triste austérité,
200. Qui fait fuir les amours et même la beauté;
 Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
 Qui colere le front d'une rougeur divine,
 Inspire le respect, enflamme les desirs,
 Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.
205. Il fait plus; (à l'Amour tout miracle est possible;)
 Il enchante ces lieux par un charme invincible.
 Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
 La terre obéissante a fait naître soudain,
 Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;

210. A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
 Par des liens secrets on se sent arrêter;
 On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
 On voit fuir sous cette ombre une onde enchantée;
 Les amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,
215. Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
 L'amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
 Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent.
 Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
 Tout y parle d'amour. Les ciseaux dans les champs
220. Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
 Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore,
 Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
 S'arrête, s'inquiète, et pousse des soupirs;
 Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs;
225. Il demeure enchanté dans les belles retraites,
 Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
 Près de lui, la bergère, oubliant ses troupeaux,
 De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
 Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
230. Par un charme indomptable elle était attirée;
 Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
 Sa jeuneffe, son cœur, un Héros, et l'Amour.

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
 Vers les drapeaux vainqueurs en secret le rappelle;

235. Une invisible main le retient malgré lui.
 Dans la vertu première il cherche un vain appui.
 Sa vertu l'abandonne, et son ame enivrée
 N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

- Loin de lui cependant tous ces chefs étonnés,
 240. Se demandent leur prince, et restent confusés.
 Ils tremblaient pour les jours: aucun d'eux n'eût pu croire
 Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour la gloire;
 On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
 Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
245. Mais le génie heureux, qui préside à la France,
 Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.
 Il descendit des cieux à la voix de Louis,
 Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
 Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
250. Pour y trouver un sage, il regarda la terre;
 Il ne le chercha point dans ces lieux révévés,
 A Pétride, au silence, au jeûne consacrés;
 Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
 Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
255. L'Ange heureux des Français fixa son vol divin

An milieu des drapeaux des enfans de Calvin,
 Il l'adresse à Mornay: c'était pour nous instruire
 Que souvent la raison fuffit à nous conduire,
 Ainfi qu'elle guida chez des peuples païens,
 260. Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami que philofophe auftere,
 Mornay fut l'art difcret de reprendre et de plaïre,
 Son exemple inftruifait bien mieux que fes difcours:
 Les folides vertus furent les feuls amours;
 265. Avide de travaux, infenfible aux délices,
 Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
 Jamais l'air de la cour, et fon fouffle infecté,
 N'altéra de fon coeur l'auftere pureté.
 Belle Aréthufe, ainfi ton onde fortunée
 270. Roule au fein furieux d'Amphitrite étonnée,
 Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay, conduit par la fageffe,
 Part, et vole en ces lieux, où la douce molèffe
 275. Retenait dans fes bras le vainqueur des humains,
 Et de la France en lui maîtrifait les deftins.
 L'Amour à chaque instant redoublant fa victoire,
 Le rendait plus veureux pour mieux fletir la gloire;
 Les plaifirs qui souvent ont des termes fi courts,
 280. Partageaient les momens et rempliffaient les jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère,
 A côté de Mornay la Sageffe févère;
 Il veut fur ce guerrier lancer un trait vengeur;
 Il croit charmer les fens, il croit bleffer fon coeur:
 285. Mais Mornay méprifait fa colère et fes charmes:
 Tous fes traits impuiffans s'émuiffaient fur fes armes.
 Il attend qu'en fecret le Roi s'offre à fes yeux;
 Et d'un oeil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
 290. Sans un myrte amoureux, afyle du myftère,
 D'Efrée à fon amant prodiguait les appas;
 Il languiffait près d'elle, il brûlait dans fes bras.
 De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes,
 Leurs yeux étaient remplis de ces heureufes larmes,
 295. De ces larmes qui font les plaifirs des amans:
 Ils fentaient cette ivrefse et ces laiffiffemens.
 Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour infpire
 Que lui feul fait goûter, que lui feul peut décrire.
 Les folâtres plaifirs, dans le fein du repos,
 300. Les amours enfantins déarmaient ce Héros:
 L'un tenait fa cuiraffe encor de fang trempée,

L'autre avait détaché sa redoutable épée.
Et riait en tenant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains,

505. La Discorde de loin insulte à sa faiblesse;
Elle exprime en grondant sa barbare allégresse;
Sa fière activité ménage ces instants.
Elle court de la Ligue irriter les serpens:
Et tandis que Bourbon se repose et sommeille,
310. De tous ses ennemis la rage se réveille.

- Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit et rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
Le sage en l'abordant garde un morne silence;
315. Mais ce silence même, et ses regards baissés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austère où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin,
320. Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le coeur de ton prince est digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi,
325. Je reprends ma vertu, que l'Amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie:
Fuyons ce lieu funeste, où mon coeur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchainé:
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire,
330. Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur,

- A ces mots généreux, Mornay commut son maître,
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
335. Vous de la France entière auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous-même, et Roi de votre coeur;
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

- Il dit: le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
340. Quelle douleur, ô ciel! attendrit ses adieux!
Plain de l'aimable objet, qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant les pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré,
345. Il part: en ce moment d'Estirée évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur, et sans vie,

- D'une soudaine nuit les beaux yeux sont couverts;
 L'amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs:
 Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
 350. N'enlève à son empire une Nymphie si belle,
 N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
 Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
 Il la prend dans ses bras; et bientôt cette amante
 Rouvre à sa douce voix la paupière mourante,
 355. Lui nomme son amant, le redemande en vain,
 Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
 L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
 Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
 D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
 360. Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

Mornay toujours sévère, et toujours inflexible,
 Entraînait cependant son maître trop sensible.
 La force et la vertu leur montrent le chemin,
 La gloire les conduit les lauriers à la main;
 365. Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte,
 Va cacher loin d'Anet sa colère et la honte.

LA

H E N R I A D E.

CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

Retour du Roi à son armée: il recommence le siège. Combat singulier du vicomte de Turenne, et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiège. Le ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

Ces momens dangereux, perdus dans la mollesse,
 Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
 A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.

- D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
5. Leur espoir les trompait; Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever la conquête.
Paris épouvanté revit ses étendards;
Le Héros reparut aux pieds de ses remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor la foudre,
10. Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'Ange de la France appaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur et suspendit ses coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie;
D'un oeil d'impatience il dévorait la proie.
15. Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés,
Pres du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide:
Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
20. L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher;
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connais des Français la fougue impétueuse;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
25. Souvent le désespoir a gagné des batailles:
J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.

- Il se tut à ces mots: les Ligueurs en silence
30. Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il fut en frémissant leur crainte et leur refus.
Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.
35. Vous craignez les dangers; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre ou du moins à mourir.

- De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte;
Il s'avance: un Héraut, ministre des combats,
40. Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas.
Et crie à haute voix: Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire:
D'Aumale vous attend; ennemis paraissez.

- Tous les chefs à ces mots d'un beau zèle poussés,
45. Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.



50. Va, dit-il, d'un superbe abaïsser l'insolence;
Combats pour ton pays, pour ton prince et pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots lui donne son épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trompée,
55. Lui répondit Turenne, embrassant les genoux:
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous.
Il dit; le Roi l'embrasse, et Turenne s'élançe
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
60. Le peuple de Paris aux remparts accourut;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent:
sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent:
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste et de la voix excitait sa valeur.
65. Cependant sur Paris s'élevait un nuage,
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage;
Ses flancs noirs et brûlans tout-à-coup entr'ouverts.
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
70. La sombre Politique, au coeur faux, à l'oeil louche,
Le Démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'appêtent.
75. Voilà qu'au même instant, du haut des cieus ouverts,
Un Ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
80. Des fillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Préface consolant d'une paix désirée:
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
85. Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits, défarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
90. Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins,
Lorsque du DIEU des Dieux en son temple apportée
A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.
95. Paris, le Roi, l'armée, et l'enfer et les cieus,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.

- Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
 Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier,
100. Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
 Des anciens chevaliers ornemens honorable,
 Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
 Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
 Et le combat plus long, et le danger moins grand.
105. Leur arme est une épée, et sans autre défense,
 Exposé entier, l'un et l'autre s'avance.
 O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
 Descends, juge sa cause et combats avec moi;
 Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
110. J'attends peu de moi même, et tout de ta justice.
 D'Aumale répondit: j'attends tout de mon bras;
 C'est de nous que dépend le destin des combats;
 En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
 Tranquille au haut du ciel il me laisse à moi-même;
115. Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
 Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
 Il dit, et d'un regard enflammé d'arrogance,
 Il voit de son rival la modeste assurance.
- Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
120. Ils commencent enfin ce combat dangereux:
 Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
 L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
 Parut des deux côtés en ce choc éclatant,
 Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
125. Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
 L'autre d'un pas léger se détourne et l'évite.
 Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir;
 Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
 On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
130. Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
 Le fer étincelant avec art détourné,
 Par de feints mouvemens trompe l'oeil étonné.
 Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
 Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
135. Et se rompant encor par des chemins divers,
 De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
 Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
 Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
 D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
140. Turenne est plus adroit, et moins impétueux:
 Maître de tous ses sens, animé sans colère,
 Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
 D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
 Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.

445. Turenne qui l'observe, apperçoit la faiblesse;
 Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
 Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc;
 D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
 Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémissent:
150. Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
 „De la Ligue à jamais le trône est renversé;
 „Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé.
 Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
 D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
155. Menace encor Turenne, et le menace en vain;
 Sa redoutable épée échappe de sa main.
 Il vent parler, sa voix expire dans sa bouche.
 L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
 Il se lève, il retombe, il ouvre un oeil mourant,
160. Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
 Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
 Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
 Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

- Cependant des soldats, dans les murs de Paris,
 165. Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
 Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
 Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré;
 Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
 Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
170. Cette tête penchée, et de poudre couverte,
 Ces yeux où le trépas étale ses horreurs,
 On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
 La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
 Etouffent leurs sanglots, et retiennent leur plainte:
175. Tout se tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
 Bientôt de ce silence augmente la terreur.
 Les cris des assiégeans jusqu'au ciel s'élevèrent;
 Les chefs et les soldats près du Roi s'assemblèrent:
 Ils demandent l'assaut; mais l'auguste Louis,
180. Protecteur des Français, protecteur de son fils,
 Modérait de Henri le courage terrible.
 Ainsi des élémens le moteur invisible
 Contient les Aquilons suspendus dans les airs,
 Et pose la barrière où se brisent les mers:
185. Il fonde les cités, les disperse en ruines,
 Et les coeurs des humains sont dans ses mains divines.
 Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
 Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
 Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
190. Il voulut la sauver de sa propre furie.
 Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
 Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.

- Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
 Forçait ces malheureux à lui demander grace!
195. Pouvant les emporter, il les fait investir;
 Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir,
 Il crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
 La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
 Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
200. Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
 Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
 Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
 Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
 Enseigne à tout souffrir comme à tout hasarder.
205. Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
 Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse;
 Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
 Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur;
 Ils osaient insulter à la vengeance oisive.
210. Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
 Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
 Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
 Montrant déjà la mort, qui marchait après elle;
215. Alors on entendit des hurlemens affreux;
 Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
 De qui la main tremblante, et la voix affaiblie,
 Demandaient vainement le soutien de leur vie.
 Bientôt le riche même, après de vains efforts,
220. Eprouva la famine au milieu des trésors.
 Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
 Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes,
 Où parmi les plaisirs, toujours trop peu goûtés,
 Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
225. Sous des lambris dorés, qu'habite la mollesse,
 De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
 On vit avec effroi tous ces voluptueux,
 Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
 Périssant de misère au sein de l'opulence,
230. Détester de leurs biens l'inutile abondance.
 Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
 Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
 Ici meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
235. Se disputaient encor, à leurs derniers momens,
 Les restes odieux des plus vils alimens.
 Ces spectres affamés, outrageant la nature,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
 Des morts épouvantés les ossements poudreux,

240. Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
245. Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels;
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
250. Allaient par-tout du peuple animer la confiance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieus:
Aux autres ils montraient d'un coup d'oeil prophétique;
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique;
255. Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux à tromper trop faciles:
Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
260. Soumis, presque contents, ils mouraient à leurs pieds:
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!

- D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
265. Les uns étaient venus des campagnes Belges,
Les autres des rochers et des monts Helvétiques,
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
270. Affligent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère;
275. De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte neureuse
Était l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
280. Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

- Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conservé le récit de cette horrible histoire?)
Une femme avait vu, par ces coeurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
285. Des biens qui lui ravit la fortune cruelle,

- Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle :
 Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
 De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
 Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes ;
290. A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
 Elle tourne sur lui son visage effrayé,
 Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
 Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
 La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
295. Détestant son hymen et sa fécondité,
 Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
 Dir - elle, c'est en vain que tu reçus la vie ;
 Les tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie ;
 Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
300. Errant et malheureux pleurer sur ses débris ?
 Meurs avant de sentir mes maux et ta misère ;
 Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta misère ;
 Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
 Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
305. En achevant ces mots, furieuse, égarée,
 Dans les flancs de son fils sa main désespérée
 Enfonce en frémissant le parricide acier ;
 Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
 Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
310. Prépare avidement ce repas effroyable.
- Attirés par la faim, les farouches soldats,
 Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
 Leur transport est semblable à la cruelle joie
 Des ours et des lions qui fondent sur leur proie ;
315. A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
 Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
 Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
 Une femme égarée, et de sang dégoûtante.
 Qui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
320. C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
 Que la mère et le fils vous servent de pâture :
 Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
 Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous ?
 Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
325. Ces discours infensés, que sa rage prononce,
 Est suivi d'un poignard qu'en son coeur elle enfonce,
 De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
 Ces monstres confondus courent épouvantés.
 Ils n'osent regarder cette maison funeste ;
330. Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;
 Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,
 Levait les mains au ciel, et demandait la mort.

- Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent;
 Son coeur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
 335. Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:
 O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les coeurs,
 Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
 Des Ligueurs et de moi tu séparas la cause.
 Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
 340. Tu le fais, je tendais le bras à ces mutins;
 Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
 Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes:
 Qu'il impute, s'il veut, des défaits si grands,
 A la nécessité, l'excuse des tyrans;
 345. De mes sujets séduits qu'il comble la misère;
 Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
 Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
 Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
 Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même.
 350. Dussai-je en le sauvant prendre mon diadème,
 Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix:
 Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis;
 Et si trop de pitié me coûte mon empire,
 Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire:
 355. „Henri de ses sujets ennemi généreux,
 „Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

- Il dit, et dans l'instant il veut que son armée
 Approche sans éclat de la ville affamée;
 On'on porte aux citoyens des paroles de paix,
 360. Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
 A cet ordre divin les troupes obéissent,
 Les murs en ce moment de peuple se remplissent,
 On voit sur les remparts avancer à pas lents,
 Ces corps inanimés, livides et tremblans;
 365. Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
 Les Mages à leur gré faisaient sortir les ombres,
 Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
 Apellait les enfers, et les mânes errans,
 Quel est de ces mourans l'étonnement extrême!
 370. Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
 Tourmentés, déchirés par leurs siers défenseurs,
 Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
 Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
 Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
 375. Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
 Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
 Secondant de Henri la généreuse envie,
 Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
 Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
 380. Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,

- Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage?
 Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image;
 C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois;
 Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
385. Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense;
 Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
 Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
 Consacrons - lui ces jours, qu'il nous a conservés.

- De leurs coeurs attendris tel était le langage!
390. Mais qui peut s'affurer sur un peuple volage,
 Dont la faible amitié s'exhale en vains discours
 Qui quelquefois s'élève et retombe toujours?
 Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
 Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
395. Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu,
 „Combattans sans courage, et chrétiens sans vertu,
 „A quel indigne appas vous laissez-vous séduire?
 „Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
 „Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
400. „Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
 „Quand Dieu du haut des cieux montre la couronne,
 „Chrétiens, n'atendons pas qu'un tyran nous pardonne,
 „Dans sa coupable secte il veut nous réunir:
 „De ses propres bienfaits songeons à le punir.
405. „Sauvons nos temples saints de son culte hérétique,
 C'est ainsi qu'ils parlaient, et leur voix fanatique,
 Maîtresse du vil peuple, et redoutable aux Rois,
 Des bienfaits de Henri faisait taire la voix;
 Et déjà quelques-uns reprenant leur furie,
410. S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

- A travers ces clameurs et ces cris odieux,
 La vertu de Henri pénétra dans les cieux,
 Louis qui du plus haut de la voûte divine
 Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
415. Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis,
 Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
 Aussi-tôt de son coeur il chassa les alarmes;
 La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes;
 Et la douce espérance, et l'amour paternel,
420. Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

- Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
 Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.
 Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
425. La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
 Unis et divisés composent son essence,

- Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
 D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
 Pénétrés de la gloire, et remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi sa majesté suprême.
430. Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
 A qui de l'univers il commet les destins.
 Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
 Des puissances du siècle ils retranchent la race,
435. Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
 Des conseils éternels accusent la hauteur.
 Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
 Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
 L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
440. Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans;
 Mais cette impénétrable et juste Providence
 Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
 Quelquefois sa bonté favorable aux humains,
 Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.
445. Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
 Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
 Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
 Honorent d'un regard les peuples et les Rois,
 Vois le peuple Français à son prince rebelle;
450. S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidèle.
 Aveuglé par son zèle il te défobéit,
 Et pense te venger alors qu'il te trahit.
 Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
 L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre:
455. Avec tant de vertus, n'as-tu formé son coeur
 Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur?
 Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
 A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage?
 Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
460. Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
 Daigne éclairer ce coeur créé pour te connaître:
 Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un maître,
 Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
 Rends les sujets au prince, et le prince aux sujets;
465. Que tous les coeurs unis adorent ta justice,
 Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.
- L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer,
 Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
 A sa divine voix les astres s'ébranlèrent:
470. La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
 Le Roi qui dans le ciel avait mis son appui,
 Sentit que le Tres-Haut s'intéressait pour lui.

- Soudain la vérité si long-tems attendue,
 Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
 475. Dans les tentes du Roi, descend du haut des cieux;
 D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
 De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
 Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent;
 Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaite,
 480. Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

- Henri, dont le grand coeur était formé pour elle,
 Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
 Il avoue avec foi, que la religion
 Est au-dessus de l'homme, et confond la raison,
 485. Il reconnaît l'église ici-bas combattue,
 L'église toujours une, et par-tout étendue,
 Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
 Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu
 Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
 490. De ses élus chéris nourriture vivante,
 Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
 Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
 Son coeur obéissant se foumet, s'abandonne
 A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

- Louis dans ce moment, qui comble ses souhaits,
 Louis tenant en main l'olive de la paix,
 Descend du haut des cieux vers le Héros qu'il aime;
 Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
 Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à la voix;
 500. Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
 Les Ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
 Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
 Les prêtres son muets, les Seize épouvantés,
 En vain cherchent pour fuir des autres écartés.
 505. Tout ce peuple changé dans ce jour salutaire,
 Reconnaît son vrai Roi, son vainqueur, et son père.

- Dès-lors on admira ce règne fortuné,
 Et commencé trop tard, et trop tôt terminé,
 L'Autrichien trembla. Justement défarmée
 510. Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
 La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
 A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
 Et foumettant enfin son coeur et ses provinces,
 Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

NOTES HISTORIQUES.

CHANT PREMIER.

V. 1. **H**ENRI III, Roi de France, l'un des principaux personnages de ce poëme, y est toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.

V. 21. Henri III, (Valois) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX, son frère, contre les protestans, et avait gagné à dix-huit ans les batailles de Iarnac et de Moncontour.

V. 35. C'étaient les Mignons de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quelqu'un fut tué en duel: Saint-Maigrin fut assassiné près du Louvre. Voyez les remarques sur Joyeuse au troisième chant.

V. 48. Henri IV, le Héros de ce poëme, y est appelé indifféremment Bourbon ou Henri.

Il naquit à Pau en Béarn, le 13 Décembre 1553.

V. 80. Saint-Louis, neuvième du nom, Roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.

V. 107. Henri IV, Roi de Navarre, avait été solennellement excommunié par le Pape Sixte V, dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le Pape dans sa bulle, l'appelle génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon; le prive, lui et toute la maison de Condé, à jamais, de tous leurs domaines ou fiefs, et les déclare sur-tout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre et le prince de Condé fussent en armes à la tête des protestans, le parlement toujours attentif à conserver l'honneur et les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes, et Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi-disant Pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, etc.

V. 128. C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis, tué à Iarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely, à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Chartotte de la Trimouille fut

accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de Henri de Condé II du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV, histoire où le style, la vérité et le bon sens sont également négligés.

V. 150. Duplessis-Mornay, le plus vertueux et le plus grand homme du parti protestant naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on le peut savoir, ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorsqu' Henri IV eut changé de religion, Duplessis-Mornay lui fit de sanglans reproches, et se retira de sa cour. On l'appellait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de Mornay c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, et qu'on trouve développé au chant huitième.

Et son rare courage au milieu des combats,

Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

Et au chant sixième.

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,

Condamne les combats, pleint son maître, et le suit.

V. 178. Jules César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérés, s'en déroba secrètement, et s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appelloit alors l'Anius. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au Royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. Voyez Plutarque.

V. 313. C'est à Westminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des Pairs, et le consentement du Roi, pour faire des loix.

V. 331. La tour de Londres est un vieux chateau, bâti près de la Tamise, par Guillaume le Conquerant, Duc de Normandie.

NOTES HISTORIQUES.

CHANT SECOND.

V. 5. **D** plusieurs historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était cherchant de bonne foi à s'éclairer; ami de la vérité, ennemi de la persécution, et détestant le crime par-tout où il se trouve.

V. 25. François, Duc de Guise, appelé communément alors le grand Duc de Guise, était pere du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal son frère, jeta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le President de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, pere d'Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le coeur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, et ne laissa pas entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils et à ma femme: ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II, n'osa pas, dit M. de Thou, se fouiller de ce crime, et le Duc de Guise, en sortant de la chambre, s'écria: „le pauvre Roi que nous avons“

V. 41. Monsieur le Castelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elisabeth, parle ainsi d'elle.

„Cette Princesse avait toutes les grandes qualités qui sont requises pour regner heureusement. On pourrait dire de son regne ce qui advint au tems d'Auguste, lorsque le temple de Janus fut fermé, etc.“

V. 44. Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX, sur la fin de la vie de ce Prince, et ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

V. 53. Dans les mémoires de la Ligue, on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

V. 61. Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres, mort à la Bastille, et avec un gentilhomme Breton, nommé Moscouet.

V. 62. Quand elle eut la bataille de Dreux perdue, et les protestans vainqueurs: (Eh bien, dit-elle, nous prions Dieu en français.)

V. 62. Elle était assez faible pour croire à la magie, témoins les talismans qu'on trouva après sa mort.

V. 82. La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique, et le parti protestant. Ce fut en 1562.

V. 84. Anne de Montmorenci, homme opiniâtre et inflexible, le plus malheureux général de son tems, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denys, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

V. 87. C'est ce même François de Guise, cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot-de-Méré, gentilhomme Angoumois le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire et regretté des catholiques.

V. 88. Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père d'Henri IV, était un esprit faible et indécis. Il quitta la religion protestante où il était né, dans le tems que sa femme renonça à la religion catholique. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle religion il était. Il fut tué au siège de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient contre les protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guise.

V. 93. Le prince de Condé, dont il est ici question, était frère du Roi de Navarre, et oncle d'Henri IV. Il fut long-tems le chef des protestans, et le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac, par Montequiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, (depuis Henri III.) Le comte de Soissons, fils du mort, chercha par-tout Montequiou et ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, et il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

V. 107. Gaspard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, Marechal de France, et de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à Charillon le 16 Février 1516.

V. 161. Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV, en 1572, peu de jours avant les massacres.

V. 166. Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils et la St. Barthelemi; mais Caillart son médecin, et Desnoeuds son chirurgien, protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvèrent aucune marque de poison.

V. 176. Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de St. Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'Amiral était logé dans la rue Bézi, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'Hôtel St. Pierre, où on voit encore sa chambre.

V. 191. Le comte de Taligny avait épousé il y avait dix mois la fille de l'Amiral. Il avait un visage si agréable et si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissés attendre à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

V. 220. Besme était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

V. 236. On pendit l'Amiral Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courifans disant que le corps de Coligny sentait mauvais, le Roi répondit comme Vitellius: (le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.)

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'est point assuré: mais il est sûr qu'on porta la tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems, écrite de la main de Coligny.

V. 252. C'était Henri Duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Batailles, et qui fut tué à Blois: il était fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

V. 254. Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthelemi.

V. 254. Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

V. 254. Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthelemi, criant: (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, et que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné: (Quoi! vous ne me parlez point de la St. Barthelemi? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire, qui doit effacer mes autres péchés.)

V. 273. Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, et par son propre cousin, Bussi d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

V. 274. Guerchy se défendit long-tems dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre, mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

V. 278. Marillac, comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, et avait passé une partie de la nuit avec le Roi. Le Prince avait eu quelque envie de le sauver, et lui avait même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laissa aller, en disant: (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)

V. 278. Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-tems, et tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la cour allèrent voir son corps nud et tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette cour abominable.

V. 291. J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Telle, qu'il avait connu dans sa jeunesse un vicillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été page de Charles IX, et lui avait dit plusieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avait tiré sur les sujets protestans, la nuit de la St. Barthelemi.

V. 304. De Beaumont, qui échappa à la Barthelemi, est le fameux Marechal de la Force, qui depuis se fit une si grande réputation, et qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, et qui doivent être encore dans la maison de la Force. Il dit dans ses mémoires, que son père et son frère furent massacrés dans la rue des Petits-Champs: mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

NOTES HISTORIQUES.

CHANT TROISIEME.

V. 23. **L** fut toujours malade depuis la St. Barthelemi, et mourut deux ans après, le 30 Mai 1574. tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

V. 37. La reputation qu'il avait acquise à Iarnac et à Montoncour soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier Prince de la race des Jagellons.

V. 65. Henri de Guise, le Balafre, né en 1550. de François de Guise et d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine son oncle, du tems du concile de Trente, et entamé par François son père.

V. 129. On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de prêche dans un poëme épique. Il répondit, que tout peut y entrer, et que l'épithete de criminels relève l'expression de prêches.

V. 210. Anne, Duc de Joyeuse, avait épousé la soeur de femme d'Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frère du Roi. Il avait un coeur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux secrétaires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20. Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, et l'armée d'Henri IV, à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'Infanterie, nommés Bordeaux et Delcentiers.

V. 231. Dans le même tems que l'armée du Roi était battue à Coutras, le Duc de Guise faisait des actions d'un trèshabile général, contre une armée nombreuse de reîtres venus au secours d'Henri IV; et après les avoir harcelés et fatigués long-tems, il les défit au village d'Anneau.

V. 251. Le Duc de Guise à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III, ses gardes, après les avoir désarmés.

V. 274. Le cardinal de Guise, l'un des frères du Duc de Guise, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais contant qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier, soeur des Guises, voulait qu'on se servit de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise d'Henri III; c'étaient trois couronnes, avec ces mots: manet ultima coelo, auxquels les Ligueurs substituèrent ceux-ci: Manet ultima claustro. On connaît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre,

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera mutat. Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une tradition que l'auteur a lue dans les manuscrits de feu Mr. le président de Mesmes.

Valois qui les Dames n'aime,
 Deux couronnes posséda.
 Bientôt la prudence extrême
 Des deux l'une lui ota.
 L'autre va tombant de même,
 Grâce à ces heureux travaux:
 Une paire de ciseaux
 Lui baillera la troisième.

V. 301. Il fut assassiné dans l'anti-chambre du Roi, au château de Blois, un Vendredi 23 Décembre 1588, par Lognac, Gentilhomme Gascon, et par quelque-uns des gardes d'Henri III, qu'on nommait les quarante-cinq. Le Roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montfivry, St. Malin, St. Gaudin, St. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lagnac leur capitaine.

V. 319. Le Duc de Mayenne, frère puiné du Balafre, tué à Blois, avait été long-tems jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

V. 336. Voyez la remarque au quatrième chant.

V. 348. Philippe II, Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait le Démon du midi, Daemonium Meridianum, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de sa famille.

V. 350. La cour de Rome, gagnée par les Guises, et fournie alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII, secourut la Ligue d'hommes et d'argent, et Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands, et heureusement les plus inutiles, contre la maison Royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

V. 364. Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tour voir Henri III, suivi d'un page seulement, malgré les défiances et les prières de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde St. Barthelemi.

V. 379. Robert d'Evreux, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadiz sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadiz sur les Espagnols, et les avait battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1590, au secours d'Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

V. 403. Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti,) homme

dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier il affomma de coups le neveu de son provincial, et se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal, il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V contre la Reine Elifabeth; cependant il estimait cette Reine, et l'appellait un gran Cervello di Principessa.

V. 416. Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrètement Elifabeth en 1588, et c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, et dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la Reine Elifabeth de croire, que Rome est complaisante pour les puissances, puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, désavoué et condamné par la plupart de ses confrères, a mis dans les censures peut-être plus d'injures que de raisons.

NOTES HISTORIQUES.

CHANT QUATRIEME.

V. 20. **H**ENRI, comte de Bouchage, frère puiné du duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de frère Ange. Depuis il quitta son froc, et prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur de Languedoc, Duc et Pair, et maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi: mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé: Mon cousin,

lui dit Henri IV, ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat et un renégat. Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

V. 37. Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siège de Paris, et inspirait aux habitans la valeur et la confiance.

V. 219. Voyez l'histoire des Papes.

V. 215. Sixte-Quint, étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille pres de quinze années, qu'on l'appelait communément l'Alne d'Ancone. On fait avec quel artifice il obtint la Papauté, et avec quelle hauteur il régna.

V. 250. On fait que pendant les guerres du treizième siècle entre les Empereurs et les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse, non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la couronne Impériale à Robert, frère de Louis. Le parlement de France assemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à déposséder un Souverain, ni au frère d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une couronne. sur laquelle ni lui, ni le St. Père. n'avaient aucun droit. En 1570, le parlement sédentaire donna un arrêt contre la Bulle in Coena Domini.

On connaît les rémontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la Pragmatique-Sanction; celle qu'il fit à Henri III contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelait la maison régnante, génération bâtarde, etc. et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

V. 315. Le 17 de Janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Févre, doyen, et quelques-uns des plus sages, refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelquesuns de son corps. Tous les ordres religieux, qui comme la Sarbonne s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se ferait-on rétracté?

V. 348. Dès qu'Henri III et le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse, et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cens moines armés firent la revue dans

Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

V. 374. Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers féditieux, comme l'a marqué l'abbé le Cendre, dans la petite histoire de France; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussi-le-Clerc, gouverneur de la bastille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyère, lieutenant particulier; le commissaire Louchard; Emonot et Morin, procureurs; Oudinet, Passart, et sur-tout Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure et dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son Roi. Je dirai en passant que Senaut était père du Père Senaut, cet homme éloquent, qui est mort général des prédres de l'oratoire en France.

V. 384. Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc: Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.

V. 414. Le 16 Janvier 1589, Bussi-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu le gouverneur de la bastille, et le chef de cette faction, entra dans la grand-chambre du parlement, suivi de cinquante satellites: il présenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maison Royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti; il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains: Voilà pourquoi on l'appellait le grand pénitencier du parlement.

V. 449. Augustin de Thou, du nom, oncle de ce célèbre historien; il eut la charge de président du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, conseiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le bifaien du fameux Scarron, si connu par ses poésies, et par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, de Blancménil, parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, et prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

V. 405. La Bastille.

V. 464. En 1591, un Vendredi 15 November, Barnabé

Briffon, homme très-savant, et qui faisait les fonctions de premier président en l'absence d'Achilles de Harlay, Claude Larcher, conseiller aux Enquêtes, et Jean Tardif, conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer, que Hamilton, Curé de Saint-Côme, furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des prêtres, qui servaient d'archers.

NOTES HISTORIQUES.

CHANT CINQUIÈME.

V. 53. **J**ACQUES Clément, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

V. 89. Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours et des trompettes, en l'honneur de la divinité qu'ils adoraient sous le nom de Moloch.

V. 96. Teutatès était un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fut le même que Mercure; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

V. 104. Les Enthousiastes, qui étaient appelés Indépensans, furent ceux qui eurent la plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.

V. 134. On imprima à Paris, et on débita publiquement en 1589, une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait, qu'un ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, et lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit se trouve dans la Satyre Minippée.

V. 140. Frère Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud, quelques personnes qui se défirent de lui, l'épièrèrent pendant la nuit: ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

V. 171. Il jeûna, se confessa, et communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.

V. 214. Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Grève sous Henri III, pour forcellerie, accusa douze cens personnes de ce prétendu crime. L'ignorance et la stupidité étaient poussées si loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes et de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes allez fots pour se croire magiciens, et des juges superstitieux, qui ses punissaient de bonne-foi comme tels.

V. 244. Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III. et le Roi de Navarre: ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consecutifs, et le quarantième jour les perçaient au coeur.

V. 245. C'était pour l'ordinaire des juifs, que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les juifs se disaient dépositaires. Catherine de Médicis, la maréchale d'Ancre, et beaucoup d'autres, employèrent des juifs à ces prétendus sortilèges.

V. 255. Atéius, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jetta certaines herbes, et maudit l'expédition de Crassus en invoquant des Divinités infernales.

V. 257. Potier, président du parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été secrétaire d'état sous Henri III et qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été consulté en présence du Roi, par le duc d'Epéron.

V. 310. Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Bussi-le-Clerc. Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su; si la lettre était contrefaite ou non; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance; et c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait surprise au premier président de Harlay; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

V. 372. Henri III, mourut de la bleffure le 3 d'Août, à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison, où il avait pris avec son frère la résolution de la St. Barthelemi, comme l'ont écrit plusieurs historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du tems de la St. Barthelemi.

NOTES HISTORIQUES.

CHANT SIXIEME.

V. 17. **C**OMME on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du desfin, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort d'Henri III, les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

V. 50. L'inquisition, que les ducs de Guise voulurent établir en France.

V. 67. Potier de Blanc-Ménil, président du parlement donc il est question dans le quatrième et cinquième chant.

Il demanda publiquement au duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il; mais je ne puis vous regarder comme mon maître.)

V. 199. C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un ingénieur Italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dus aux Italiens.

V. 376. On fait combien d'illustres prisonniers d'état les cardinaux de Richelieu et Mazarin furent enfermés à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade, le secrétaire d'état le Blanc était prisonnier dans ce château, et il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

NOTES HISTORIQUES.

CHANT SEPTIEME.

V. 58. **Q**ue l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes célestes s'approchant et s'éloignant tour-à-tour, paraissent s'attirer et s'éviter.

V. 84. En Perse les Guébres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroastre, et qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil comme à une image du Créateur.

V. 144. Les théologiens n'ont pas décidé, comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il était dans la théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le soleil; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

V. 172. Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre d'Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'Eucharistie. Le cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: Saint Jacques Clément.

V. 227. On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expressément dans Virgile.

V. 249. Louis XII est le seul Roi qui ait eu le surnom de père du peuple.

V. 255. Sur ces entrefaites mourut George D'amboise, qui fut justement aimé de la France et de son maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (Mezeray, grande histoire.)

V. 266. Parmi plusieurs grands-hommes de ce nom, on a eü ici en vue Guy de la Trimouille, surnommé Le Vaillant, qui portait l'oriflamme, et qui refusa l'épée de connétable sous Charles VI.

Clisson, (le connétable de) sous Charles VI.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'état par cette maison.

Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

V. 267. Guesclin, (le connétable du). Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre le Cruel; et fut connétable de France et de Castille.

V. 268. Bayard, (Pierre du Terrail, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche.) Il arma François I, Chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

V. 268. Jeanné D'arc, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans,) servante d'hôtellerie, née au village de Domremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, et une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII.

Elle fut prise dans une fortie à Compiègne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme forcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

V. 339. Le cardinal Mazarin fût obligé de sortir du royaume en 1651. malgré la Reine régente qu'il gouvernait; mais le cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, et même malgré le Roi qui était dégoûté de lui.

V. 350. Le peuple, ce monstre féroce et aveugle, détestait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer son corps; mais la voix des gens sages, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère et respectable.

V. 355. Louis XIV.

V. 370. L'académie des sciences, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

V. 384. Louis de Bourbon, appelé communément le grand Condé, et Henri, vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur tems: tous deux ont remporté de grandes victoires, et acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le genre du prince de Condé semblerait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de Mr. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que Mr. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien; à Etampes, à Paris, à Arrás, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand-homme.

V. 388. Le maréchal de Catinat né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde et de la Marfaille, et obéit en suite sans murmurer au maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué son bien, et n'ayant jamais démenti un moment son caractère de moderation.

V. 390. Le maréchal de Vauban, né en 1633. le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle maniere, 300 places anciennes, et en a bâti 53. Il a conduit 55 sièges, et s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'academie des sciences, et lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

V. 393. François-Henri de Montmorency, qui prit le nom de Luxembourg, maréchal de France, et Duc et Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de Monsieur, frère de Louis XIV, et remporta en Chef les fameuses

victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde, et conquit des provinces au Roi. Il fut mis à la bastille, et reçut mille dégoûts des ministres.

V. 394. On s'était proposé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue, et celle du premier Hochstet. Il est à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrain, où se posta depuis le duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis le maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis, ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, et qui ne fut perdue que quand le maréchal eut été blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugène à Denain, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchiennes, fit lever le siège de Landrecy, prit Douay, Quefnoy, Bouchain, etc. à discrétion, et fit ensuite la paix à Radstat au nom du Roi, avec le même prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.

V. 398. Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

V. 415. Ce poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

V. 440. Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans, regent du royaume.

V. 467. Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France et la branche de l'Espagne semblaient désunies.

NOTES HISTORIQUES.

CHANT HUITIEME.

V. 9. **L**il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'état et royaume de France.

V. 15. Les Lorrains. Le chevalier d'Aumale, dont **I** est si souvent parlé, et son frère le Duc, étaient de la maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel, duc de Nemours, frère utérin du duc de Mayenne.

La Châtre était un des maréchaux de la Ligue, que l'on appellait des bâtards, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet la Châtre fit la paix depuis, et Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

V. 16. Joyeuse est le même dont il est parlé au quatrième Chant.

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le duc de Mayenne, homme emporté, et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guise, fils du Balafre.

Brissac s'était jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit, qu'il n'était bon ni sur terre, ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

V. 47. Le comte d'Egmont, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cens lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville: celui qui le haranguait avant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'Egmont son pere: „Ne parlez pas de lui, dit le Comte, „il méritait la mort, c'était un rebelle.“ Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, et dont il venait défendre la cause.

V. 65. Ce fut dans une plaine entre l'Yton et l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

V. 95. Jean d'Aumont, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, et de François de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

V. 94. Henri de Gontand de Biron, maréchal de France, grand-maitre de l'Artillerie, était un grand homme de guerre: il commandait à Ivry le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire: „Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron „et Biron ce que devait faire le Roi.“ Ce maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592, au siège d'Epernai.

V. 85. Charles Gontaud de Biron, maréchal, et duc et pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, et fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer, qui servent à l'échafaud.

V. 97. Rosny, depuis duc de Sully, sur-intendant des finances, grand-maitre de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de Henri IV. reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Nangis, homme d'un grand mérite, et d'une véritable vertu: il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les loix.

Crillon éai surnommé le Brave. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même duc de Guise. C'est à ce Crillon que Henri le Grand écrivit: „Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, „et tu n'y étais pas.... Adieu, brave Crillon, je „vous aime à tout et à travers.“

V. 99. Henri de la Tour d'Oliergues, vicomte de Turenne, maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sedan, pour conserver sa vie: il eut en échange de sa souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses, et moins de puissance.

V. 103. Claude, duc de la Trimouille, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage et une ambition démesurée, de grandes richesses, et était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

V. 104. Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être simple soldat, et finit par être connetable sous Louis XIII.

Balfac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry: Fenquiere et de Nesle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

V. 147. On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry: „Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez tous „jours au chemin de l'honneur et de la gloire.“

V. 167. La bayonnette au bout du fusil, ne fut en usage que long tems après. Le nom de bayonnette vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.

V. 180. Du Plessis Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

V. 297. Le Duc de Biron fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Française, que Henri le Grand

lui sauva la vie. (On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut-être aisément déplacé.)

NOTES HISTORIQUES.

CHANT NEUVIEME.

V. 3. Cette description du temple de l'Amour, et la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique: parce que les peuples de l'isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus, et comme un Dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs et tous les défordres qui l'accompagnent.

V. 122. Vanclute, Vallisclausa près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

V. 128. Anet fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

V. 165. Gabrielle D'Estrec, d'une ancienne maison de Picardie, fille et petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au Seigneur de Liencourt, et depuis duchesse de Beaufort, etc.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il se dérobaît quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en payfan, passa au travers des gardes ennemis, et arriva chez elle, non sans courir le risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre, écrite par une princesse de Conti.

V. 170. Cléopatre allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, et orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les

cordages d'or et de soie. Cléopâtre était habillée comme on représentait alors la Déesse Vénus; ses femmes représentaient les Nymphes et les Graces; la poupe et la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguisez en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la Déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdument amoureux. (Plutarque.)

NOTES HISTORIQUES.

CHANT DIXIEME.

V. 164. Le chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denys, et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligne. Son duel avec le vicomte de Turenne n'est qu'une fiction; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le Sr. de Marivaux, qui tenait pour les Royalistes, et le Sr. Claude de Marolles, qui tenait pour les Ligneurs. Ils se battirent en présence du peuple et de l'armée, le jour même de l'affassinat d'Henri III; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

V. 197. Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

V. 244. Ce fut l'ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts: conseil qui fut exécuté, et qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. (Ces assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais il maugeaient volontiers les os.

V. 248. On fit la visite, dit Mezeray, dans les logis des ecclésiastiques et dans les couvens, qui se trouvaient tout pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

V. 165. Les Suisses, qui étaient dans Paris à la solde du duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du tems; c'est sur eux seuls, que tombe ce mot de Barbares, et non sur leur nation pleine de bon sens et de droiture, et l'une des plus respec-

tables nations du monde puisqu'elle ne songe qu'à conser-
ver la liberté, et jamais à opprimer celle des autres.

V. 281. Cette histoire est rapportée dans tous les mé-
moires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au
siège de la ville de Sancerre.

V. 356. Henri IV fut si bon, qu'il permettait à ses
officiers d'envoyer, (comme le dit Mezeray,) des raffrai-
chissemens à leurs anciens amis et aux Dames. Les soldats
en faisaient autant, à l'exemple des officiers. Le Roi avait
de plus la générosité de laisser fortir de Paris presque tous
ceux qui le présentaient. Par-là il arriva effectivement,
que les assiégeans nourrirent les assiégés.

V. 500. Ce blocus et cette famine de Paris ont pour
époque l'année 1590, et Henri IV n'entra dans Paris qu'au
mois de Mars 1594. Il s'était fait catholique en Juillet
1593, mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens,
parce qu'on écrivait un poëme, et non une histoire.

CHATELAIN

F A I N

BERLIN, 1799.

Imprimé chez Jean Guillaume Schmidt.

u
s
i
s
it
s
f,
r
u
et
p,



22 ⁶/_{h, 12}

6/
AB 22 ⁶/_{h, 12}
Vb 18

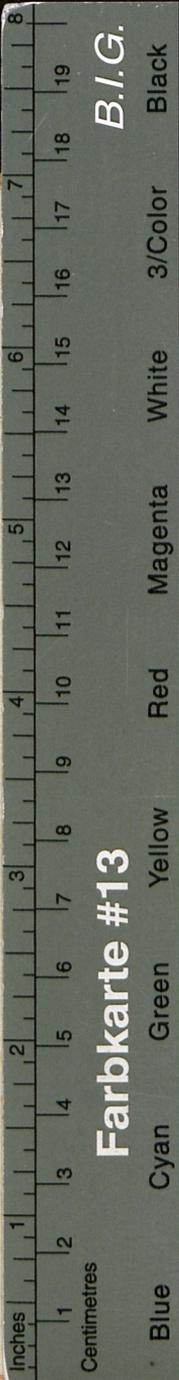
ULB Halle

3

007 242 220







LA
H E N R I A D E

AVEC
DES NOTES HISTORIQUES
A
L'USAGE DES PREMIÈRES CLASSES
DES
C O L L E G E S

P U B L I É E
P A R
J. G. M U C H L E R.

Seconde édition corrigée et augmentée.

B E R L I N,
C H E Z G U I L L A U M E O E H M I G K E,
1 7 9 9.

